

Marie-Sarah Bouchard

**PAS BESOIN
DE DIRE ADIEU**



Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

OceanofPDF.com

Pas besoin
de dire adieu

OceanofPDF.com

Marie-Sarah Bouchard

Pas besoin
de dire adieu
nouvelles

Boréal

OceanofPDF.com

© Les Éditions du Boréal 2023
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2023
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Interforum

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et de Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Pas besoin de dire adieu / Marie-Sarah Bouchard.

Noms : Bouchard, Marie-Sarah, 1989- auteur.

Description : Nouvelles.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20220031525 | Canadiana (livre numérique) 20220031533 |
ISBN 9782764627655 | ISBN 9782764637654 (PDF) | ISBN 9782764647653 (EPUB)

Classification : LCC PS8603.O92452 P37 2023 | CDD C843/.6—dc23

OceanofPDF.com

À Ricardo et Elio

OceanofPDF.com

Certaines tombent au sol, complètement étourdies, et pleurent

Chaque fois qu'il fait l'amour à Marine, Émile pense très fort à Alaska. Il ferme les yeux presque tout le long et il la voit, blanche et gracile, il la possède enfin entre ses mains puissantes qui malaxent le corps pulpeux de Marine. Il enfonce ses doigts dans les seins et les serre comme s'il avait voulu presser des oranges bien mûres, y laissant une marque violacée. Puis il lui tire les cheveux, faisant arquer son dos, oubliant que dans son poing il tient cette épaisse natte brune, et non la fine mèche dorée qui hante ses souvenirs. La violence qu'il empreint sur cette chair est celle qu'il destine à Alaska, la déserteuse, la traîtresse.

Il se retire brusquement. Laisse Marine sur le lit, fait quelques pas. S'écrase sur le sofa.

— Je vais partir bientôt. Reste à piler un peu de cash, mais je me sens prêt.

— Ah ouais. J'ai hâte de voir ça. Tu vas aller où ?

— Je sais pas. Sud des États, je pense.

— Et puis moi ? Je viens aussi ?

Émile soupire. Elle s'acharne, quoi qu'il fasse, quoi qu'il dise. Il s'est récemment aperçu que plus il la maltraite, plus elle en demande. Marine

aime souffrir, et il peut lui offrir ce qu'elle aime. Il y excelle même.

— *Sure*. Si tu te sens capable de m'endurer pendant trois mille kilos.

Il lui décoche un clin d'œil et, du plat de la main, il tape un coup sur le sofa pour qu'elle vienne s'asseoir à côté de lui. Elle vient. Ils se blottissent l'un contre l'autre, peau sur peau. Ils sont à des années-lumière.

/

Personne ne peut vivre sans laisser de traces. C'est ce que se dit Émile en fouillant les réseaux chaque jour, déterminé à la retrouver. Un jour, quelqu'un la prendra bien en photo, il trouvera cette photo et découvrira où elle a été prise. Mais chaque fois il termine sa recherche les mains vides, les yeux hagards, le désir fiévreux et inassouvi.

Il revient inévitablement à la capture d'écran, cette précieuse capture d'écran qu'il a eu la présence d'esprit de conserver sur son téléphone. Lieu : Amarillo, Texas. Sur l'image, de longues pattes d'araignée translucide montées sur des pointes. La ligne noire qui cercle la cheville ne laisse aucun doute : c'est elle, c'est bien elle. Avant de s'effacer de la toile, Alaska était déjà retournée au bercail.

/

Elle lit à l'ombre du seul petit arbre sec de la cour. L'après-midi comme une tonne de briques sur les épaules. La lourdeur du dehors s'agence parfaitement à celle du dedans.

Réfugiées à l'air climatisé, ses sœurs lui jettent des regards courroucés par la fenêtre. Elle est devenue snob depuis qu'elle a vécu au Canada. Elle lit en français, écoute de la musique en français. Elle se balade à l'extérieur quand le mercure frôle les cent degrés, comme si elle était au-dessus de ça.

La ville et l'herbe sont jaunes. Alaska est pensive, elle a du mal à se concentrer sur les mots. La sueur perle sur sa peau diaphane, les gouttes percent une à une les pores recouverts d'écran solaire. Alaska songe souvent à une chanson qu'elle a entendue à Montréal et qui dit « une version améliorée de la tristesse ».

C'est exactement ça.

Elle prend une gorgée de café glacé devenu chaud. Puis une autre. S'allume une cigarette. Son téléphone fait un bruit et elle sursaute – toujours cette même pensée intrusive, pourquoi pense-t-elle encore à lui, incurablement ? Cela doit cesser – bien sûr, ce n'est que Bennett. Il viendra la chercher à huit heures pour aller au cinéma.

/

Hystérique, espèce d'hystérique, se répète-t-il en boucle en tentant pour la millième fois de colmater les brèches, de réparer les pots. Il s'était promis de la laisser, de la laisser pour de bon, mais où trouver la force ? Parfois, il cesse de répondre pendant une journée, deux journées. L'écran dans sa main vire fou : il l'ignore. Puis viennent les menaces et les ultimatums. S'il refuse toujours de donner signe de vie, elle débarque. Et chaque fois, ses yeux pleins de larmes ont raison de lui.

C'est qu'elle est belle, Marine. Quand elle frappe chez lui avec la rage du désespoir, qu'il ouvre et qu'il voit ses deux billes bleues ruisseler sur ses joues, vers sa bouche luisante d'où s'échappe un sanglot, il s'émotionne un peu par procuration. Il cesse d'être gourde juste assez longtemps pour la reprendre. Il la tire au-dedans, la plaque sur le cadre de porte. L'embrasse comme s'il en avait rêvé toute la semaine.

/

Marine est fière des bleus qu'Émile lui imprime partout sur le corps. Elle les voudrait permanents, petits tatouages noirâtres qui prouvent hors de tout doute qu'il la désire avec passion. Sublimes meurtrissures qu'elle peut palper après coup, produisant instantanément la douleur sourde qui lui confirme que tout ça est bien réel. Qu'elle n'a rien inventé. Qu'il la veut tellement que ça ne lui suffit pas de lui faire l'amour ; il lui faut la marquer, inscrire une présence sans équivoque sur le territoire intime qu'elle lui offre.

Elle adore ça.

« Je suis à toi », chante-t-elle sans cesse au creux de sa gorge. L'été a la consistance de la mélasse, elle pédale dans ces sables mouvants doux et sucrés qui menacent maintenant de l'ensevelir sans qu'elle s'en aperçoive. Elle pédale chaque samedi pour aller le rejoindre et l'euphorie est toujours plus grande que la chute précédente. De chute en montée elle pédale, sans sentir que tout cela s'essouffle. Aveuglée.

/

La vérité, et Émile le sait, c'est qu'il sabote toujours tout. Expert saboteur. Des Alaska, il en a perdu quelques-unes déjà. Mais cette fois-ci, il n'abandonnera pas. Pas question de lâcher le morceau, pas maintenant, pas si facilement. Il y a encore de l'espoir. Il a la capture d'écran.

N'empêche, il se trouve bien con en ce moment de n'avoir jamais pris de photo d'elle. Combien d'heures a-t-elle passées sur ce fauteuil en sous-vêtements, à fumer des clopes et à être belle ? Il n'aurait eu qu'à dégainer son iPhone pour l'immortaliser. Il se remémore les centaines, les milliers de snaps échangés en quelques mois, elle s'est révélée sous tous les angles possibles, dans toutes les tenues imaginables, et il n'a absolument rien conservé de tout ça. La capture d'écran lui paraissait bien inutile à cette époque où les images d'Alaska lui parvenaient à foison. À présent, à force de retourner son visage et son corps dans sa tête ils n'ont plus aucun sens, comme un mot qu'on répète trop de fois. N'en reste plus que des bribes d'œil, de bouche, de cheveux.

/

Bennett est gentil, lui. Bennett vient d'une bonne famille, va à l'église le dimanche et ne pense qu'à faire du bien autour de lui. Quand elle l'embrasse avec un peu plus de fougue qu'à l'habitude, juste pour voir, Alaska le sent se gorger d'envie mais la vertu l'emporte toujours et subitement il se durcit : pas avant le mariage.

Alors les larmes lui montent aux yeux et elle sent son cœur étiolé battre douloureusement à quelques milliers de milles au nord-est, dans une rue

baptisée Darling.

/

Son corps mou s'enfonce dans le vieux tapis sous elle. Marine se vautre dans les poils de chat, sent chaque petite parcelle de gravier camouflée entre les fibres s'imprimer dans ses fesses nues. Elle le regarde fixement, par en dessous : il est assis sur le sofa et ne lui accorde aucune attention, concentré sur ce qui joue à la télé, indifférent à ses sous-vêtements tout neufs et à son désir saillant.

Elle se demande si elle arrivera encore longtemps à réprimer ses besoins élémentaires d'humaine. Elle sait que si elle les exprime, ce sera la fin. Pourtant, elle est incapable de faire taire la voix qui hurle dans sa tête. Dans un monde idéal, elle n'aurait pas besoin d'être aimée. Dans un monde idéal, elle viendrait passer ici chaque samedi soir pour s'adonner avec lui à des activités décontractées, sexuelles et ludiques, sans en demander plus. Mais dans son cerveau la voix hurle tellement fort qu'elle est presque étonnée qu'il ne l'entende pas. Ça ne va pas. Ça ne va pas du tout.

Soudain, il semble reprendre contact avec la vie comme une poupée mécanique dont on aurait crinqué la clé. Les yeux d'Émile se posent sur elle. Sa main sur son genou. Il l'appelle à lui et l'amour de Marine se répand partout, c'est un miel chaud qui explose dans son thorax et monte en flèche vers sa tête.

/

D'un seul mouvement du doigt, presque imperceptible, elle réactive son profil. Sur la rue Darling à des milliers de milles de ce frôlement, quelqu'un le remarque. Son ventre lui fait mal de joie. Il rit de bonheur, elle ne l'avait pas bloqué, elle lui a pardonné, elle le réinvite dans sa vie. « Où es-tu, pourquoi es-tu disparue, je meurs ici sans toi, j'ai appris de mes erreurs maintenant », écrit-il dans un anglais approximatif.

Sans même attendre la réponse, il entre les mots « véhicule récréatif » dans la barre de recherche de Kijiji et consulte son relevé bancaire pour voir

si une somme importante ne s'y serait pas magiquement ajoutée. Non, le chiffre est toujours le même. Il compose le numéro de sa mère et quémande tout bonnement deux mille dollars, montant qu'il juge raisonnable. Il lui parle comme un automate en fixant sa messagerie Instagram sans cligner des yeux, les pupilles dilatées, le souffle court.

Et elle répond. Elle répond !

/

29 h (3 013 km)

via I-44

Itinéraire le plus rapide, évite une route fermée

- Cet itinéraire comprend des péages.
- Cet itinéraire traverse une frontière.
- Votre destination se trouve dans un autre fuseau horaire.

/

Appréhension excitation. Excitation appréhension. Toute la semaine, ses classes de ballet sont un fiasco : ébauches de consignes, ébauches de gestes, les fillettes trépignent plus qu'elles ne dansent, et elle aussi. L'esprit confus, elle change la musique entre chaque exercice sur son cellulaire pour garder le fil des messages qu'il lui envoie. Il vient de passer par une ville du nom de Springfield pour la deuxième fois, cette fois-ci au Missouri. Si proche ! Ses petites élèves n'ont plus du tout d'importance, elles enchaînent les diagonales de tours piqués à deux, quatre, dix reprises. Certaines tombent au sol, complètement étourdies, et pleurent.

/

C'est samedi et il ne répond pas. Ni aux DM ni aux textos. Ni aux appels ni à la porte. Hector regarde Marine à travers la fenêtre sale et le mystère reste entier. Ses yeux de chat ne lui transmettent absolument aucune émotion. Au fond de la pièce, elle peut distinguer de nombreux bols par

terre. Tous remplis de moulée.

/

Il la tient enfin tout contre lui, sa blanche neige, son Alaska. Sur le matelas pourri de son vieux Winnebago qu'il devra sans doute abandonner ici, dans un trou texan, il la serre fort. « Si Marine voyait ça, ça la tuerait », qu'il se dit. Il sourit un peu. Lui prend l'envie de murmurer « une chance qu'on s'a » à l'oreille d'Alaska, mais il réalise que c'est plutôt une phrase qu'il chuchoterait à Marine, qu'une Texane ne comprendrait certainement pas l'allusion à Ferland. Il ne dit rien alors, il laisse ses doigts improviser, tracer des constellations entre les grains de beauté sur son épaule nue. Elle est si frêle qu'il a l'impression que seule une très fine peau l'empêche de toucher à ses os. Il frissonne. Essaie de l'embrasser dans le cou pour y trouver un peu de chaleur et vite tenter d'effacer cette pensée fugace, celle d'être en train d'enlacer un cadavre. Ce n'est qu'une question d'habitude, après tout : Marine est beaucoup plus costade, ça lui prend une réadaptation pour retrouver son aise auprès d'un corps plus délicat. Un corps de ballerine. « *What should we do tonight ?* » souffle-t-il dans sa nuque. Mais Alaska s'est endormie. Comme une enfant. Comme un cadavre d'enfant. Il se redresse brusquement, mal à l'aise. Lui tarde tant que le jour se lève. Au matin, il appellera Marine. Oui, c'est ce qu'il fera. À l'aube, il repartira vers Montréal.

Je suis une coquille vide

Avant qu'elle commence le baccalauréat en arts visuels, Simone avait toujours cru qu'il suffisait de se teindre les cheveux d'une couleur excentrique ou de se faire faire un nouveau piercing pour se façonner une personnalité singulière. Oui, c'était facile, mais c'était comme ça au cégep : personne ne se distinguait vraiment, tout le monde portait des leggings avec des Vans et des cotons ouatés, mais Simone n'avait pas l'air de tout le monde, elle ressemblait à une artiste avec ses cheveux multicolores, ses piercings et son petit tatouage en forme de triangle dans le cou (qui d'autre aurait osé ça ? Un tatouage dans le cou, il fallait le faire, quand même, il fallait s'assumer).

Mais au bac, elle ne se démarquait pas avec son look. C'est ce qui l'avait frappée en arrivant à son tout premier cours. En fait, elle s'était sentie terne en prenant place dans l'auditorium, tout au fond pour bien voir les gens et observer avec minutie les accoutrements flamboyants qui s'offraient à elle. Pour la première fois, elle n'osait pas être vue. Elle ne se sentait pas de taille, avec sa veste de jean usé et ses cheveux à peine roses. Une fille quelconque.

Elle avait opéré des modifications. Côté inspiration, le but était de ressembler à Billie Eilish mais surtout sans qu'on remarque qu'elle avait voulu ressembler à Billie Eilish. Il fallait donc doser tout ça avec beaucoup de jugement, le même vert fluo pour la racine des cheveux mais combiné à du blond plutôt qu'à du noir, avec une coupe plus courte. Elle avait aussi fait toutes les friperies de son quartier pour dénicher des vêtements larges avec des paillettes, des franges style cow-boy et des motifs orientaux. Puis elle s'était dit que ce n'était pas suffisant. Elle avait finalement opté pour un nouveau tatouage en plein visage, mais c'était délicat quand même, juste trois petits points noirs sous l'œil gauche qui se camouflaient vite fait avec du cache-cernes.

Ça avait fonctionné. À la fin de la deuxième semaine de cours, elle avait quelque chose qui ressemblait à une gang d'amis et on l'avait même invitée à une soirée. Elle se sentait presque importante.

/

Le vertige était profond. Elle regardait les autres, un par un, et elle leur trouvait une telle consistance. Une prestance. Dans la lumière crue de la seule ampoule suspendue, un éclairage de scène, pensait-elle, leurs traits avaient l'air découpés à l'exacto. Pommettes saillantes, lèvres charnues, sourcils théâtraux. Au-delà de leurs visages sculptés, c'était l'assurance que chacun d'entre eux projetait qui lui donnait le tournis. *Tournis*, c'était le mot qui lui venait en tête. Elle aurait bien aimé songer à d'autres mots, des mots recherchés, des mots grandioses. Des phrases provocantes, des certitudes. Mais rien de tout ça ne lui traversait l'esprit.

De toute façon, ses nouveaux amis géraient la discussion avec éclat. Tous étaient brillants et exprimaient des opinions fortes sur tout et n'importe quoi. Ils se trouvaient autour de la table dans la petite cuisine bigarrée de Tamara, une fille de leur cohorte que Simone jugeait particulièrement intimidante avec sa tête rasée et son col montant en cuirette bleue. La conversation venait drôlement de bifurquer. En plein milieu d'un débat intense au sujet de la réincarnation, Tamara avait soudain déclaré qu'elle n'avait jamais douté de son homosexualité, pas un instant, même quand elle était enfant.

Simone aurait voulu répondre qu'elle aussi aimait les filles, qu'elle était lesbienne, totalement lesbienne, mais même ça elle n'en était pas sûre. À bien y penser, elle ne souhaitait pas s'aventurer sur ce sujet. Elle n'avait pas de convictions particulières concernant la vie après la mort ou encore l'existence de Dieu, ça non plus elle n'y avait pas tellement réfléchi. Au fond, il lui apparaissait qu'elle n'avait rien à dire du tout.

/

Elle avait commencé à se questionner sur son identité et à boire beaucoup de café. Du café tout le temps, du café ordinaire, filtre, dans une tasse ébréchée, toujours la même. Tard le soir, elle passait de longues heures à agencer les vêtements sur son lit, prise d'angoisse à l'idée de voir ses amis au cours du lendemain. Ses yeux tourmentés sautaient d'un boléro au motif Bauhaus à un short d'homme en velours et rien de tout ça ne lui paraissait assez spécial. Tant qu'elle ne trouvait pas la combinaison parfaite, elle continuait sans relâche à coordonner des hauts et des bas plus excentriques les uns que les autres. Tout en testant ses tenues, elle parlait à voix haute et tentait d'inventer une intonation, un rythme, un timbre qui seraient les siens. Ce rituel la calmait. Il ne fallait pas se décourager, chaque ajout, chaque modification contribuerait à lui donner forme, peu à peu elle se créait elle-même, c'était un processus, il suffisait d'être persévérante.

/

Dans les pauses, Simone et ses amis se déposaient sur une table de piquenique du campus où ils fumaient cigarette sur cigarette, il fallait bien tuer le temps entre les cours et le tabagisme était une bonne option, oui, c'est ce qu'ils pensaient tous sans vraiment y penser trop. Ça allait de soi. Simone trouvait l'activité très à propos parce que fumer lui donnait un look mystérieux et soucieux en plus d'occuper sa bouche, ce qui justifiait qu'elle parle peu. Entre les fréquentes gorgées de café et les bouffées de cigarette, elle appuyait les tirades des autres d'interjections assurées et de petits éclats de rire sarcastiques.

Mais sa confiance naissante s'était écroulée entre deux Camel durant l'après-midi du troisième lundi de septembre. Tamara et Andrew s'étaient mis à se moquer de Shantelle, une fille de leur cohorte. *Yo est trop belle, Shantelle. Trop belle trop swell. Belle mais conne. Ah ouais conne ? Ouais genre épaisse en crise. Genre tu y volerais toute son linge mais t'aurais même pas besoin de faire diversion pour. Ouais drette ça elle se fait diversion elle-même. Dans sa propre tête. Mais pourtant est belle. Belle mais je la frencherais yinque. Une coquille vide, genre.*

À ce moment-là une phrase s'était mise à rouler dans la tête de Simone, comme un mantra : « Je suis une coquille vide je suis une coquille vide je suis une coquille vide. »

/

En tapant sur Google *how to sound interesting*, Simone avait découvert quelques pistes prometteuses. S'intéresser aux autres en posant des questions ouvertes (Quel courant t'a le plus influencé dans ton art ? Qu'est-ce qu'une œuvre, pour toi ?). Avoir trois bonnes histoires à raconter en cas de panne sèche (il lui fallait encore les inventer). Lire des livres (cette idée-là la rebutait mais plusieurs sites la répétaient, ça devait être vrai). Voyager vers des destinations insolites. Cette dernière suggestion lui était revenue en tête le lendemain alors qu'elle déambulait dans les couloirs de l'université. Une affiche géante avait été placardée sur un mur. On pouvait y lire « Pars étudier à l'étranger et vis une expérience *unique* ! »

Une expérience unique. C'était exactement ce qu'il lui fallait. Simone avait senti l'excitation monter en elle. Ses mains tremblaient. C'était sans doute le café, ou pas, peut-être qu'elle vivait à ce moment précis une épiphanie, qu'elle se révélait enfin à elle-même, que c'était ça, au fond, le truc qui la rendrait intéressante : voyager.

/

Après les cours, ils s'étaient réunis dans un bar obscur et humide où des gens trop cool et un peu plus vieux qu'eux côtoyaient des accros de

vidéopoker sans réellement les remarquer. C'est là que Simone s'était entendue dire, après à peine deux gorgées de bière, « l'an prochain je pars vivre à Bucarest ». Les autres avaient ouvert de grands yeux. En vérité elle avait voulu dire Budapest et elle avait juré intérieurement en le réalisant une fraction de seconde trop tard, mais il était hors de question d'admettre son erreur. Les réactions et les commentaires avaient fusé, Luce voulait savoir si c'étaient les musées qui l'attiraient là-bas parce qu'elle connaissait le MNAC, Andrew, lui, parlait d'un film écrit par un gars au nom compliqué qui se passait là et qu'il fallait absolument voir, Tamara s'exclamait que c'était clair qu'elle voulait s'adonner au vampirisme et que c'était la meilleure place au monde pour ça, et Simone riait de ce rire sarcastique qui était maintenant le sien sans rien répondre parce qu'elle n'avait aucune explication à leur donner, aucune, pas la moindre.

/

Elle regardait par le hublot alors que le Boeing se rapprochait dangereusement vite de la piste d'atterrissage. C'était la nuit et Simone avait peur, tout à coup. Il lui semblait que le temps avait filé si rapidement, qu'elle avait foncé tête première dans les démarches pour concrétiser ce semestre à l'étranger, qu'elle ne s'était laissé le droit à aucune remise en question, en aucun moment, et à l'instant où les roues de l'avion avaient touché le sol de Bucarest avec un choc assez brutal, elle s'était sérieusement demandé ce qu'elle faisait là.

Et l'échancrure du maillot

Je n'ai pas eu d'enfant.

C'est nouveau, cette formulation au passé. Ça s'est installé progressivement. Avant, avec Dalia, nous disions : « Pas *encore* d'enfant. » Puis un jour j'ai laissé tomber l'adverbe, j'ai fait ça tout seul, sans la consulter. « Je n'ai pas d'enfant. » C'était peut-être un peu le début de la fin. Maintenant qu'elle est partie, j'utilise le passé. Marquant un choix, une irrévocabilité.

/

Je n'ai pas eu d'enfant, mais j'ai aimé beaucoup. Dalia dirait « trop ». C'est drôle, quand même. Depuis notre rupture, je n'ai plus envie de fréquenter le salon de massage ni d'écrire des textos coquins à Adrienne. Une petite tristesse flotte dans la maison. Il y avait longtemps que je n'avais pas ressenti ça, cette petite tristesse douce : je ne la déteste pas. Une douleur en sourdine, peut-être féconde.

/

Pourtant, j'aime bien les enfants, ou en tout cas je n'ai rien contre eux. J'en ai connu quelques-uns. D'abord mon neveu, que ma sœur a eu jeune. Presque un homme maintenant. J'aimais son rire de gamin, indomptable, irraisonné. Il l'a perdu, c'est dommage. Avant ça, j'ai été moniteur de camp de jour. Je ne crois pas que j'étais tellement doué avec eux, ils ne m'écoutaient jamais. Je me souviens d'avoir été passablement soulagé quand j'ai quitté l'emploi. Je n'ai pas été tenté de recréer ces tumultes sous mon toit. Mais en y repensant aujourd'hui, j'ai eu de l'affection pour certains de ces petits êtres insoumis.

/

Pour sortir de ma torpeur, je m'oblige à relire ma liste. Je l'avais enfouie au fond du tiroir où je garde mes bas chauds. Plus d'une centaine de noms s'alignent sur la feuille, certains sont presque effacés. Quelques-uns incluent prénom, nom, parfois même numéro de téléphone ; d'autres sont plutôt inventés, comme Blondie Waterpolo. Des noms que j'ai créés à partir de l'information divulguée et d'une caractéristique évidente, comme la couleur des cheveux ou la grosseur de la poitrine. Je repasse chaque nom minutieusement en tentant de visualiser la femme. Certaines de ces conquêtes remontent à près de vingt ans.

/

Parfois, les noms déclenchent une sensation fugace qui appartient à une autre période de ma vie. Plus qu'un souvenir, mais moins précis en même temps. Une impression vague du passé. Le mélange d'un parfum, de la texture d'un vêtement et d'une chanson qui jouait à ce moment-là. Ça ne dure qu'un instant, ça m'échappe tout aussi subitement que c'était venu. C'est plutôt agréable.

Amina Taille +. Un travail d'équipe rapidement expédié. Les toilettes de la bibliothèque. Des courbes à rendre fou.

Baby Spice Parachutiste. Dormir dans un hôtel de Laval, exténué. Avoir hâte au déjeuner gratuit.

Marie-Andrée du bureau. L'interdit. L'excitation à son comble. Un sentiment de vide à la fin.

Sonia Happy Ending. Une chanson calmante qui s'intitulait sans doute *Lotus*, pourquoi pas.

Eugénie Coach Piscine. L'odeur entêtante du chlore sur sa peau se mélangeant à celle d'un savon parfumé à l'eucalyptus. Petit poisson glissant.

Cougar NYC. Une conférence d'un ennui mortel qui prend une tournure très intéressante. Un sourire irréprensible dans l'avion, au retour.

L'air de *Mambo No. 5* me trotte en tête.

/

J'avais oublié celle-ci : Claire (Lalou) Colombie. Je mets quelques secondes à la reconstruire mentalement, certains bouts reviennent dans le désordre, sa nuque, un grain de beauté, un pied aux ongles rose foncé. Et l'échancrure du maillot. C'était à Cali, ville chaotique et chaude, j'avais vingt-six ans, l'auberge débordait de backpackers et l'ambiance était survoltée. Elle était française. Nous buvions de l'aguardiente dans de petits verres au bord de la piscine. Je la regardais sans trop m'en cacher et elle l'avait remarqué. Nous avons dansé au cours de salsa gratuit de l'auberge. Je l'avais laissée me guider, défiant les consignes du maître, *¡Son los hombres que guían!*, je suivais plutôt ses pas, elle était bien meilleure que moi. J'avais suivi ses pas jusqu'à sa chambre. Privée, de surcroît.

Sans savoir pourquoi, il me prend l'envie de rechercher cette Claire sur Facebook. Seulement elle, et non une autre. Lalou, était-ce bien son nom de famille ? Je trouve une Claire Lalou, mais son profil est confidentiel. On distingue une femme souriante sur la photo, la quarantaine environ, mais c'est un peu flou, je ne suis pas certain que ce soit elle. Sans trop y réfléchir, j'envoie une demande d'amitié.

/

Dalia aurait aimé avoir un enfant de moi. Vers la fin c'était devenu une

obsession, elle avait mené une campagne d'influence auprès de tous nos amis et de nos familles pour qu'ils l'appuient dans sa quête, ainsi je me retrouvais quotidiennement bombardé de part et d'autre de petits commentaires insidieux visant à me faire changer d'idée. À me donner le goût de la paternité. Ma sœur ne manquait jamais une occasion de déclarer que le bonheur d'avoir un enfant ne pouvait se comparer à rien d'autre, et je lui répondais du tac au tac qu'elle avait passé les cinq premières années de sa vie de mère dans un état pitoyable à osciller entre la dépression et le surmenage, ce qu'elle balayait du revers de la main. Chaque fois que les meilleures amies de Dalia venaient à la maison avec leurs nourrissons, elles faisaient tout pour limiter leurs cris, leur donnant le sein toutes les demi-heures s'il le fallait. Si leurs chérubins avaient le malheur de pleurer quand même, elles haussaient le volume de la musique, riaient fort en les berçant énergiquement comme si de rien n'était, et je me disais toujours qu'elles devaient les secouer pour les faire taire lorsqu'il n'y avait personne pour les voir. Même mon beau-père m'avait fait de gros yeux quand j'avais mentionné au souper du jour de l'An que la parentalité m'attirait peu. Le traître, je savais bien qu'il s'était fait tordre un bras, lui aussi.

/

Je me réveille tôt. Plus tôt que d'habitude. J'ai reçu quelques textos d'Adrienne et comme je suis de bonne humeur aujourd'hui, j'ai envie de lui répondre. Peut-être que je lui rendrai visite plus tard. J'imagine que c'est la lecture de ma vieille liste qui m'a stimulé ainsi, qui m'a redonné l'appétit, en quelque sorte.

En ouvrant Facebook, je constate que j'ai une nouvelle amie : Claire Lalou. Curieux, je m'empresse de cliquer sur la photo. C'est bien elle. En lorgnant son profil, je me souviens de certains détails. La canine un peu croche, mignonne. Les taches de rousseur, étonnantes avec des cheveux brun foncé. Je remarque qu'un garçon apparaît sur quelques-unes de ses photos. Un gamin. C'est étrange, il me rappelle quelqu'un, ses traits me sont familiers. Je continue à faire défiler les images et soudain j'arrive sur une photo plus récente du petit. Un malaise me prend subitement au ventre. Ma gorge se serre, je peine à avaler ma salive.

Immédiatement, je sélectionne l'option « Retirer de la liste d'amis » sur le profil de Claire. Une grande fatigue m'a envahi et je me suis mis à trembler, à claquer des dents. Je retourne vite au lit et je ferme les yeux.

Tout va bien.

OceanofPDF.com

Il pensera à eux

Ils se regardent dans les yeux, tous les trois, leurs verres levés, c'est du champagne, du vrai et pas le moins cher qu'ils ont pu trouver, ils font durer le moment un peu plus longtemps, un peu trop longtemps, ils rient de leur solennité, au début ce n'est qu'un trémolo dans la gorge de Camille, mais c'est contagieux, les deux garçons pouffent aussi, et bientôt ils rient aux éclats tous les trois, ils rient et ils pleurent en riant de plus belle. Enfin, ils trinquent. Ils viennent de terminer le dernier examen de leur doctorat en médecine.

/

Avant de se laisser ce soir-là, ils ont regardé toutes les photos prises ensemble au cours des cinq dernières années en projetant le contenu de leurs iPhone sur le gros écran du salon de Thierry. Ils ont constaté qu'ils avaient changé, Gilles et Thierry avaient maintenant des barbes, Camille ne porterait plus ce genre de robe à motifs géométriques aujourd'hui. Ils ne s'ennuieraient pas de ces cocktails pompeux qu'avaient été leurs partys de session, mais n'oublieraient jamais cette semaine frisquette en camping au Lac-Saint-Jean, ces innombrables soirées trop chères passées au bar qui

avaient peu à peu grugé leurs marges de crédit, ce mois de juillet caniculaire en stage à Paris dans un appartement trop petit pour trois. Ils regretteraient même ces interminables après-midi d'étude ici, dans ce salon. La nostalgie les frappait déjà de plein fouet et ils se sentaient vidés. Ce sentiment était à la fois doux et amer puisqu'ils étaient soulagés d'en avoir fini avec tout ce bourrage de crâne, mais ils savaient aussi d'une manière imprécise qu'une partie importante de leur vie venait de prendre fin abruptement et qu'ils chercheraient souvent à en retrouver l'insouciance sans jamais vraiment y arriver. La larme à l'œil, Gilles et Camille ont dit au revoir à leur meilleur ami, titubant un peu jusqu'à la porte, se soutenant l'un l'autre pour descendre l'escalier étroit et regagner la rue.

Deux heures. Thierry se met au lit, un pichet d'eau sur la table de nuit. Il sait que même s'ils n'ont pas bu de la piquette, le réveil sera dur demain. La journée s'annonce longue, très longue. Il préférerait ne pas la passer à aider ses deux amis à déménager en Gaspésie.

/

Les gens n'arrivaient pas à comprendre pourquoi Thierry passait tout son temps avec un couple. Thierry, lui, n'arrivait pas à comprendre les gens. Pourquoi n'aurait-il pas pu se lier d'amitié avec un gars autant qu'avec une fille, ce gars et cette fille étant, de manière plutôt commode, en couple ? Ils s'étaient tous les trois fait d'autres amis parmi leur cohorte, bien entendu. Des amis qui s'apparentaient plus, en réalité, à des connaissances – des personnes qui jouaient pour eux un rôle de figurants sur les photos de partys, qui leur servaient de gang quand ils avaient envie de sentir qu'ils faisaient partie d'un plus grand groupe. Des étudiants pour la plupart très studieux, souvent assez bien fringués, qui venaient de « bonnes familles » (une expression qui leur puait au nez à tous les trois) et qui étaient tous du genre premiers de classe à Brébeuf, mais qui perdaient mystérieusement toute élégance et toute retenue lorsque l'alcool entraînait en jeu. Peut-être que Thierry, Gilles et Camille s'étaient reconnus en tant que moutons noirs dans ce groupe. C'était possiblement ce qui les avait réunis au départ : leur aversion pour tout ce qui semblait faux ou prétentieux. Ça, et leur antipathie commune pour les gens qui ne savaient pas boire.

/

Dix heures. Ils finissent d'organiser les choses dans le camion de location et dans la voiture de Camille après une séance de Tetris éreintante. L'emboîtement des meubles et des objets réussit miraculeusement à tenir en place, personne ne sait trop comment, et les portières claquent. Les parents sont venus aider mais ne feront pas la route. Les accolades se font brèves, les quelques larmes sont rapidement tamponnées, on se reverra bientôt, la Gaspésie c'est beau, ils auront de la visite durant l'été. Pour la première portion du trajet, Camille prend place seule au volant de sa vieille Sentra et les garçons, un peu fébriles, embarquent dans le camion de quatorze pieds. Quelques coups de klaxon. C'est parti.

/

En décembre, Thierry avait été accepté en pédiatrie à Montréal. Mais Camille, non. Ça les avait plongés dans la consternation. C'était un rêve qu'ils chérissaient autant l'un que l'autre, celui de soigner des enfants malades. C'était la raison pour laquelle ces deux-là avaient voulu être médecins en tout premier lieu. Camille, à qui tout avait toujours réussi, avait reçu un premier refus de l'Université Laval la veille de Noël. Puis celui de Sherbrooke autour du jour de l'An. Enfin, ce qu'elle redoutait était venu en janvier : Montréal non plus ne voulait pas d'elle en pédiatrie. Au bout de cette période des fêtes assez morose, ils n'avaient pas célébré le succès de Thierry, sa victoire était trop amère, trop teintée de défaite. Gilles essayait par tous les moyens de faire valoir à Camille les avantages d'être une *simple* omnipraticienne. Lui-même n'avait jamais aspiré à devenir médecin spécialiste. En deux ans, la résidence serait derrière eux. Et au lieu de s'en tenir à un grand centre urbain pour leur internat, ils pourraient se permettre de rêver à un déménagement. Gilles avait timidement proposé qu'ils partent à la campagne, peut-être, pourquoi pas ? Toutes les régions avaient besoin de médecins de famille. Les deux autres n'avaient rien répondu. Thierry, lui, devait faire son internat à Montréal s'il voulait être pédiatre.

Plutôt que du champagne, ils avaient ce soir-là éclusé des pintes de

Labatt 50 à la taverne du coin jusqu'à en être parfaitement ivres. Un lieu glauque qui convenait bien à leur désillusion commune. Et pour la première fois peut-être, Thierry s'était senti un peu à part de ses amis, même si c'était lui le « gagnant ». Pendant une minute, il s'était fait la réflexion idiote qu'il aurait préféré avoir été refusé en pédiatrie, lui aussi.

/

Comme prévu, ils s'arrêtent à mi-chemin environ, à une microbrasserie de Kamouraska. Malgré le vent froid qui leur arrive directement du fleuve, ils s'installent en plein soleil sur la terrasse avec leur palette de dégustation de bières, emmitouflés dans des foulards, des tuques et des manteaux qu'ils ont tirés au hasard de quelques boîtes. Camille et Gilles n'osent pas le dire avec une excitation trop marquée, mais le fleuve « est beau en maudit pareil ».

— Beau mais frette, nuance Thierry.

— C'est sûr, admet Gilles. Mais on n'est qu'en avril.

— Maria, c'est dans la baie des Chaleurs, par contre, dit Camille.

— C'est quoi le rapport ?

— Ben, il devrait faire plus chaud là-bas.

— Mais non ! Ça n'a rien à voir, répond Thierry. Elle s'appelle comme ça parce que quand Cartier l'a découverte, la baie était pleine de brouillard. Il a pensé à tort que l'eau était tellement chaude que c'était de l'évaporation qui en montait. Mais il avait tout faux.

— Bah, c'est pas plus grave, dit Gilles, philosophe. La maison qu'on a louée a un spa. On aura quand même une petite baie bien chaude, avec vue sur la grande baie moins chaude.

— Yesss ! s'emballe Camille.

Son cri résonne dans un étrange silence. D'habitude, ils n'ont aucun mal à se taire durant de longues minutes – ou de longues heures quand ils ont le nez plongé dans leurs livres. Ils se connaissent assez bien pour avoir apprivoisé le silence ensemble. Mais ce silence-là est différent. Par réflexe, Gilles retire son bras des épaules de Camille, elle se décolle un peu de lui. Mais Thierry ne les regarde même pas. Il fixe les montagnes de Charlevoix, d'un bleu délavé, qui s'étendent au loin sur l'autre rive.

/

Ils s'étaient liés d'amitié dès les premières heures de leur bac. Les jeux au caractère à la fois lubrique et enfantin qui leur étaient proposés dans le cadre des initiations leur avaient paru à tous les trois vaguement sexistes et rétrogrades. Quand ils avaient assisté à la démonstration de la première épreuve donnée par deux initiatrices – l'une déposant un shooter de vodka entre ses seins et l'autre expliquant qu'il devait être bu le plus vite possible par un ami, peu importe la méthode, avant de se mettre à laper le liquide à la manière d'un chat –, leurs regards dépités s'étaient rencontrés et ils avaient compris sans un mot qu'ils pensaient la même chose. Ils s'étaient déplacés en retrait du groupe pour se présenter les uns aux autres et avaient convenu de s'enfuir en catimini pour aller passer la journée au parc le plus proche. D'un commun accord, ils avaient acheté une caisse de bière – tous vouaient une haine particulière à la vodka.

Ils ne s'étaient pas lâchés des cinq années suivantes.

/

Ils ont repris la route depuis une heure. Camille est au volant du quatorze pieds, un Thierry toujours silencieux à son côté, et Gilles les suit dans la Sentra.

— À quoi tu penses ? s'essaie Camille.

— À rien...

— Rien du tout ? Genre, ton esprit est parfaitement vide ?

— Je pense à rien de trop concret. Mais je pense surtout au fait que ça va être différent à Montréal, sans vous.

— Tu vas pouvoir venir quand tu veux, répond-elle du tac au tac. Mais vraiment *quand tu veux*. Pis tu vas pouvoir emmener ta blonde aussi, une fille incroyablement *nice* que t'es sur le point de rencontrer parce que tu perdras plus tout ton temps à foirer avec nous.

— C'est clair, ricane Thierry.

Son rire sonne faux. Il n'ose pas contredire Camille de peur d'avoir l'air plaingnard, mais il est fatigué d'entendre tout le monde lui dire qu'un « beau gars comme lui », médecin en plus, ne devrait avoir aucune difficulté à

trouver l'âme sœur. Camille et Gilles sont de ceux qui n'ont jamais subi le célibat. Ils sont de ceux qui ont toujours eu l'embarras du choix parmi les prétendants, ils font partie de ce groupe mystérieux de personnes à qui l'amour réussit, à qui l'amour vient tout naturellement, et qui par conséquent ont du mal à concevoir qu'on puisse être seul bien longtemps autrement que par choix.

Mais Thierry est habitué. Il ne se fait pas d'illusions, n'a aucune intention de s'atteler à la lourde tâche de passer au crible les applications de rencontre dans l'espoir de trouver cette fameuse perle rare qui tombera amoureuse de lui. À son retour en ville, il n'espérera qu'une chose avec impatience : le début de l'internat.

Pendant un bref moment, il passe à un cheveu de poser à Camille la vraie question qu'il retourne dans sa tête depuis une heure, qu'il tente de formuler sans ambiguïté, sans qu'elle s'imagine des choses, les mots menacent de débouler, ils lui brûlent la langue, mais finalement il les retient.

« Pourquoi m'as-tu mis dans la friend zone dès le début, et pas lui ? »

/

Ça faisait bien cinq ou six mois qu'ils passaient tout leur temps à trois, déjà, quand Gilles et Camille s'étaient mis à sortir ensemble. Thierry n'avait pas été surpris le moins du monde. En fait, il avait été aux premières loges de toute l'affaire, chacun de ses deux amis le plaçant dans le rôle privilégié du confident – une position assez périlleuse qui l'avait prouvé digne du plus grand secret professionnel. Mais à un certain point, il en avait eu marre des inquiétudes de l'une et des angoisses de l'autre, et lors d'une fête de la faculté où ils étaient soûls tous les trois et où Thierry n'en pouvait plus de cette tension entre Camille et Gilles, il leur avait simplement lancé un « foncez-vous donc ! » bien senti. Les deux s'étaient exécutés sur-le-champ, l'alcool aidant à dissiper leur pudeur, tant l'un envers l'autre qu'à l'égard de leur ami.

Thierry avait éclaté de rire. Il était sincèrement heureux pour eux.

/

Vingt-deux heures. Ils ont tout sorti du camion et de la voiture, même défait quelques boîtes, celles de la cuisine entre autres, question de pouvoir manger la pizza qu'ils ont commandée et qu'ils engloutissent maintenant avec une bitter anglaise minérale achetée lors de leur arrêt dans le Bas-du-Fleuve. Pizza et bière, la fin de tout déménagement qui se respecte, se disent-ils en se sentant particulièrement adultes – c'est la première fois qu'ils font ça sans l'aide de leurs parents. Gilles s'étire en bâillant et lance un regard vers la baie vitrée. Le ciel est d'un noir d'encre.

— J'ai hâte de voir, demain matin. La vue.

— J'avoue que ça devrait améliorer l'aspect général, répond Thierry. Je veux pas vous vexer, j'adore mon nouveau chalet gaspésien, mais vous trouvez pas que la déco sort tout droit des années 2000 ?

— Mmmm, t'as pas tort, fait Camille.

— J'aime surtout le combo vert lime et orange brûlé de ma chambre, précise Thierry.

— Ouin, j'avoue que c'est différent de nos appartements montréalais aux murs tout blancs, dit Gilles. Mais c'est sympathique, non ?

— Totalement, répond Thierry. De toute façon, vous êtes ici pour deux ans et ensuite vous rentrez illico à Montréal, c'est bien ça ?

— Ou bien c'est toi qui viens vivre ici, réplique Gilles. J'ai fait l'erreur de dire au livreur de pizza qu'on était deux nouveaux résidents sur le point de commencer à l'hôpital. D'après moi, la grande séduction va se mettre en branle dès demain. Ça va être dur de revenir.

— Mais peut-être qu'on va revenir pareil, s'empresse de dire Camille.

— C'est beau, abdique Thierry. Je viens vivre ici et je travaillerai à la pizzeria. Mais seulement si vous repeignez ma chambre en blanc.

Ils rigolent doucement tous les trois. Ils sont épuisés, un brin ivres, et surtout soulagés que la journée soit terminée.

/

Quand Thierry ouvre les yeux, le soleil perce à travers les lattes de bois roux des stores, parant d'un motif rayé le mur vert sur sa droite. Certain d'être le premier levé, il se dirige vers la salle à manger, curieux de cette fameuse vue sur l'eau. Gilles n'exagérait pas, pense-t-il en l'apercevant. La

maison est en surplomb et l'immensité bleue s'étend à l'infini. Mais ses amis sont déjà debout et ils se tiennent là à l'arrière de la maison, leurs pieds nus dans le gazon froid, enlacés. Eux aussi regardent à l'horizon, leurs silhouettes n'en formant qu'une seule dans le clair-obscur du soleil levant. Le vent siffle fort à travers les branches, les arbres les plus frêles ployant sous son intensité.

Thierry aperçoit les clés du camion de déménagement sur la table. C'est lui qui doit le rapporter à Montréal demain. Mais à bien y penser, il n'a plus envie d'attendre au lendemain. La route est longue, il pourrait la faire en deux parties s'il partait aujourd'hui. Peut-être retourner à la micro de Kamouraska pour goûter cette IPA noire qui lui faisait de l'œil. Dormir dans ce coin-là. Sur un papier, il griffonne une note à ses amis. Pas besoin de dire adieu. Il se fait discret, sort par la porte avant. Le noroît gomme tous les sons.

Dix minutes plus tard, un camion de quatorze pieds s'engage tranquillement sur la 132. Les villages qu'il croise ont l'air déserts, il n'y a pas âme qui vive. Juste la baie. Une étrange paix, comme une résignation, gagne peu à peu son conducteur. Il pensera à eux, parfois, souvent.

Les gentilles se font manger la laine sur le dos

Les mains toutes moites, le bras un peu tremblant, tu tends la lettre de démission à ta patronne en regardant environ à la hauteur de son plexus solaire. Tu retiens ton souffle pour ne pas laisser déborder tes larmes.

/

Tu n'as jamais été passionnée par la publicité. En fait, avant de débiter à l'Agence, tu n'y connaissais rien. Dans le vaste univers des communications, c'était sans doute l'industrie que tu considérais comme la plus inaccessible. Un monde d'élus refermé sur lui-même. Tu n'avais pas la prétention de pouvoir en faire partie. Ça te semblait hors d'atteinte.

/

Un bon jour, tu décroches cet emploi, un genre de coup de chance. Avant, tu travaillais dans une boîte minable où tu étais devenue directrice de comptes à vingt-trois ans. Ça t'a permis de gonfler un peu ton CV et

d'obtenir ce poste. Tes amies du bac ouvrent de grands yeux quand tu le leur annonces. Tu te réjouis doucement de leur jalousie.

/

Tu es gentille. Ce n'est pas une bonne chose. Les gentilles se font manger la laine sur le dos. Alors tu apprends à mépriser. Les incompetents, les collègues trop beiges, les clients bornés. L'idée, c'est de ne pas être méprisée par les autres. Et la condition numéro un pour t'en assurer, c'est de passer dans le camp des méprisants.

/

Tu n'as jamais été portée sur la mode. Les dernières tendances, les vêtements chers, très peu pour toi. À ton embauche, tu te fais dire qu'à l'Agence il n'y a aucun code vestimentaire. Ça tombe bien. Tu jubiles à l'idée de venir travailler en mou. Bien vite, tu entends toutefois certains échos concernant ta tenue. Tu réalises que le mou n'a pas tellement la cote.

/

Quand tu portes tes nouvelles bottes de cuir très hautes, tu reçois beaucoup de compliments. Tu commences à acheter des accessoires dernier cri chaque semaine. Ça gruge une bonne portion de ta paye, mais ça vaut le coup.

/

Tu aimes faire la fête. Sur ce point, tu te sens ici comme un poisson dans l'eau. Tu débouches des bouteilles de vin que tu piges dans le grand cellier sombre le mercredi à 18 heures et tu sers des verres à tous ceux qui sont encore au bureau. Tu te dis que ce n'est pas si mal parce que tu ne prends pas de drogue les soirs de semaine comme d'autres le font. Tu as une

« hygiène de vie ».

/

Tu veux séduire les garçons. Ça te vient comme ça, un bon mardi. Cette volonté subite de les conquérir ne te quitte plus. Le matin, en te préparant, tu retrouves des ambitions datant de l'école secondaire : le désir de te faire belle, de te mettre en valeur. D'éclipser les autres. Tu te dessines des sourcils à la Kardashian. Ça devient ta marque de commerce.

/

Tu passes beaucoup de temps au bureau. Tu participes à des activités extracurriculaires avec tes collègues. Ces activités impliquent souvent de finir la soirée au bar, ce qui est bien sûr une nécessité pour décompresser après des journées stressantes passées à présenter des idées avant-gardistes à des clients idiots qui ne savent pas les apprécier.

/

Tu es du comité qui organise le party de Noël. Vous avez un budget de soixante-dix mille dollars. Il n'y a que cent personnes à l'Agence : vous leur en mettez plein la vue. Tu commences déjà à magasiner ta tenue en octobre. La mode, tu t'y connais de plus en plus, simple question d'observation.

/

Tu abuses du café gratuit au bureau. Trois, quatre fois par jour, tu vas remplir ta tasse de l'expresso un peu aqueux et industriel que crache la grosse machine et tu le noies dans le lait chaud. Chaque après-midi, tu as mal au ventre. Mais tu mets ça sur le compte du stress de performance, une faiblesse de caractère dont tu seras bientôt débarrassée en travaillant plus

fort sur ta confiance en toi.

/

Tu sens une compétition s'instaurer entre toi et d'autres filles du bureau. Ça te plaît et tu t'investis dans cette lutte. Tu veux te faire voir. Que toute l'Agence sache ton nom.

/

Tu te soûles à en perdre la tête durant les partys. Il y en a presque chaque semaine. Jeudi dernier, c'était le party d'huîtres annuel. Tu as bu une douzaine de verres de mousseux bon marché et vers 21 heures, tu étais à quatre pattes dans les toilettes du bureau en train de vomir des mollusques. C'est normal de l'échapper, parfois. Tout à fait normal.

/

Tu te dis qu'il faudrait bien que tu ailles au gym. Mais finalement, tu n'y vas jamais. Tu préfères dormir quand tu as la gueule de bois. Le matin, c'est souvent difficile, mais tu peux toujours compter sur le café gratuit à ton arrivée. Et tu n'es pas la seule à devoir te recomposer un visage au lever du jour à grands coups de fards et de cache-cernes. Tu le sais, vous le savez toutes, mais vous n'en parlez jamais.

/

Tu te targues d'avoir un boulot prenant et stressant auprès de tes amis parce que tu dois y rester tard. Souvent, tu travailles jusqu'à 21 heures, 22 heures pour arranger des diapositives de PowerPoint que ta patronne t'a négligemment envoyées à 17 heures 45. Tu le fais avec un, deux, trois verres de vin et tu commandes des sushis d'un restaurant haut de gamme que tu mets sur ton compte de dépenses. La vie est belle, en fait.

/

À l'afterparty d'un gala de prix publicitaires, tu rencontres un gars de l'Agence. Puis tu ramènes chez toi un autre gars de l'Agence. Tu lui dis que tu préférerais qu'il n'en parle pas. Le lundi, tout le monde est au courant, alors tu finis de rire avec ceux qui te font de petits clins d'œil dans les corridors.

/

Tu te dis parfois que tu es la fille la plus chanceuse au monde de travailler là. Il n'y a pas de routine, chaque jour apporte son lot de surprises. Il n'y a pas de code vestimentaire. Les gens sont jeunes. Les gars sont beaux. Tu leur plais et ça t'excite d'aller au bureau le matin. Tu as plus de succès que tu en avais au secondaire.

/

Tu constates que les rôles à l'Agence sont séparés par sexe. Le département de création, ceux qui *inventent* les pubs : presque juste des gars. Les autres rôles plus barbant, dont le tien, sont attribués à une vaste majorité de filles. Aussi souvent que tu le peux, tu fais semblant d'avoir à faire du côté de la création et tu vas y travailler dans un coin avec ton laptop.

/

Tu réalises que tu as changé de gang d'amis. En fait, ton boulot et ta vie sociale, c'est la même chose maintenant. Tu trouves ça drôlement pratique. Les filles du bac ont cessé de t'appeler. Tu ne leur en veux pas. Avec leurs jobs corpo de neuf à cinq, elles ne peuvent pas comprendre ta nouvelle réalité.

/

Tu surprends une conversation de corridor entre la directrice des RH et une productrice. Tu y entends les mots « jupe trop courte », « bottes de pute » et « inapproprié ». Tu as un léger doute, mais tu fais comme si de rien n'était et tu poursuis ton chemin vers la machine à café.

/

Tu te perds souvent dans des rêveries en regardant par la fenêtre les volutes de fumée qui sortent de tous ces immeubles du centre-ville. Tu as faim, comme disent tes patrons, tu es de ceux qui ont de l'ambition, qui en veulent plus, qui ne se résignent pas à un échelon inférieur. Tu te vois déjà au sommet de la pyramide, ce n'est qu'une question de temps.

/

Parfois, on te coupe la parole en pleine réunion, mais tu te dis que c'est normal. Les gens plus expérimentés ont gagné leur priorité de parole au fil des années. Un jour, ce sera à ton tour d'être prise au sérieux.

/

Durant le party de Noël, tu perds encore la carte. Au matin, tu as un vague souvenir d'avoir frenché le président de l'Agence, qui a le double de ton âge et qui ne t'avait jamais adressé un mot auparavant. Pour la première fois, tu ne peux pas mettre l'entièreté de ton malaise sur le dos du lendemain de veille. Il y a plus. Comme si tu t'étais souillée en plein milieu de la cour de récré.

Tu reçois des messages textes de plusieurs de tes collègues. Des questions lourdes d'insinuations, des émojis à double sens. Impossible de le nier, ils se moquent de toi. Te font sentir toute petite, inférieure, idiote.

Ils te méprisent.

Devant le miroir de ta salle de bain, tu passes une lingette nettoyante sur

tout ce cache-cernes, tout ce fard maintenant terne qui étincelait la veille.
Tu ne reconnais plus le visage rougeaud et boursouflé qui te fait face.

OceanofPDF.com

La victime de Vénus

Du moment où ils sont arrivés à la campagne, Léonie a eu envie de tromper Henri. Une envie fulgurante de prendre quelqu'un, je ne dirais pas n'importe qui, mais pas loin. De s'en mettre plein le corps, d'embrasser un corps autre que le sien, rien de doux, plus comme une collision des os, brutale. Comme si le pollen ou l'air frais lui avaient redonné une libido toute neuve. Juste pas pour Henri. Tous les humains croisés étaient devenus des baisers potentielles. Elle lançait des regards affamés partout où elle allait, au dépanneur, sur les berges du lac et dans les sentiers. Elle se disait que quelqu'un finirait bien par céder.

/

Chaque matin de bonne heure, Henri partait. Le travail était loin. Léonie, elle, n'avait qu'à monter au deuxième et à allumer son portable. Pratique. Et d'une infinie solitude. Elle se tourmentait tout le temps en se répétant, *je sais, tu me l'avais dit, tu m'avais prévenue que je m'ennuierais. Que le vert par la fenêtre le bruit du ruisseau les moulures de la maison centenaire ne me suffiraient pas. Mais je nous ai convaincus. Je sais être convaincante. Persuasive quand je t'embrasse. Crédible quand je déclare que cette*

maison est exactement ce dont je rêvais. À ton retour je te mens impunément. Je suis restée ici. Les oiseaux ont chanté. La journée fut parfaite. Tu m'as manqué.

/

Leur couple avait à peine plus d'un an. Comment Henri pouvait-il déjà l'avoir lassée ? *Je ne sais plus qui était cette femme qu'il a rencontrée l'an dernier*, pensait-elle. *Une étrangère qui a pris ma place pendant un moment. Le temps de faire un plan de fous avec lui, de vendre son condo de Griffintown et d'acheter une maison centenaire en pleine forêt.* Léonie avait toujours rêvé d'une véranda. La véranda l'a aveuglée, je crois bien. Elle ne s'y assoyait jamais finalement. Elle était trop agitée pour ça. Elle arpentait les pièces en coup de vent et faisait craquer tous les planchers. Puis recommençait. De la fenêtre de ma cuisine, je la voyais exécuter son manège jusqu'à l'écoeurement. Quelque chose dans sa démarche, dans son pas court et nerveux, me rappelait Hélène et me troublait.

/

Elle ne travaillait qu'une petite heure en matinée. Dès que sa tasse était vide, tout lui paraissait insupportable. Elle descendait alors au ruisseau. Ses pieds de citadine étaient peu habitués aux racines, aux roches, à tout ce qui écorche. La pente est abrupte dans ce coin-là du terrain. Elle suspendait ses vêtements aux arbrisseaux qui poussent à l'horizontale. Je la regardais faire de loin, à travers les branches. Complètement nue, elle s'avavançait ensuite dans l'eau glaciale. Le froid lui coupait le souffle. Elle trouvait une pierre plate plus large que les autres et s'y posait comme une sirène. Elle espérait qu'un marcheur l'apercevrait depuis le sentier.

/

Une couleuvre dans l'herbe moite de juin. Son mouvement ondulatoire l'a effrayée, excitée. Elle est passée tout près de ses doigts. Léonie ne

comprenait rien à la campagne. Elle ne connaissait pas ses codes ni ses secrets. Elle ignorait comment rencontrer quelqu'un ici. Je pense que si elle y était arrivée, si ce corps-à-corps volcanique était enfin survenu, elle aurait été apaisée. Peut-être même qu'elle aurait retrouvé du désir pour Henri.

/

Elle se rendait parfois au village à pied. C'était long, beaucoup de vert longtemps avant d'arriver à quelque chose. À l'épicerie, elle ratissait les allées. Elle n'y croisait personne sauf quelques vieilles dames aux chevilles enflées qui ne recelaient aucune promesse de sexe. La première fois, elle a ramassé un ou deux produits au hasard pour ne pas avoir l'air trop louche, une boîte de pâtes, une pomme, un paquet de gomme. Le caissier était jeune, probablement trop. Elle s'est quand même exercée à la séduction campagnarde en lui lançant un long regard plein de sous-entendus. Il n'a pas capté, se contentant de lui balancer un laconique « cinq et trente-sept » d'une voix qui venait à peine de muer.

/

Il lui arrivait d'avoir encore beaucoup de tendresse pour Henri. Ça la submergeait d'un coup, elle le voyait couper avec application des courgettes de leur jardin et ça lui mettait les larmes aux yeux. Elle venait derrière lui, enfouissait son visage dans le chandail laineux, au creux de la colonne. Il avait le dos large. Il se retournait alors fougueusement et lui chuchotait à l'oreille des paroles qui se voulaient lascives. À ce moment-là, Léonie avait envie de se sauver dans le bois en courant.

/

Elle s'est mise à passer de plus en plus de temps à marcher. Son corps la démangeait et le mouvement est devenu un baume pour elle. Henri partait si longtemps, avec la route qu'il devait faire chaque jour, que Léonie en avait pour des heures à tromper l'ennui. Elle marchait donc. Sur le sentier, il

arrivait qu'on se croise, mais on n'échangeait qu'un regard, un timide bonjour tout au plus. Je pense que je n'étais pas trop son genre. Et de plus en plus, elle avait l'impression étrange d'être suivie. Ça la déconcentrait dans sa mission de séductrice. *J'entends sans cesse le bruit de cet oiseau au rire moqueur*, remarquait-elle. *Il rit sans pouvoir s'arrêter. Il se paye ma tête. Je suis la risée de cette campagne qui ne m'ouvre pas ses portes.*

/

Un matin, plutôt qu'un baiser rapidement déposé sur son front, ce sont de petites pattes qui ont tiré Léonie d'un rêve compliqué et troublant. Légères comme du coton, elles appuyaient sur ses joues. Un chiot. Henri lui avait acheté un ami pour l'accompagner dans ses longues promenades.

Ce jour-là, elle l'a passé assise sur la véranda, pour une fois. Les mains enfouies dans la fourrure duveteuse et chaude, elle pleurait. De joie, mais aussi de honte d'être une amoureuse ingrate jusque dans ses rêves qui ne mettaient jamais Henri en scène.

Sa nouvelle amie avait du sang de berger. Elle l'a baptisée Vénus.

/

Après l'arrivée de la chienne, Léonie avait passé plusieurs journées d'affilée à jouer avec elle sur leur terrain. N'eût été ma timidité malade, j'aurais pu saisir cette occasion pour venir me présenter. Les conseils sur le dressage canin auraient pu être un bon prétexte pour engager la conversation, Hélène et moi avions eu deux chiens après tout. Mais je ne l'ai pas fait. Pour tout dire, elle m'intimidait. Elle avait le physique de celles qui ont fait du sport toute leur vie. Souvent, elle ne portait qu'un short d'exercice et une camisole courte et, quand le soleil frappait sa peau ferme, on distinguait très bien la carrure de ses muscles. Elle coiffait ses cheveux en deux longues tresses françaises qui volaient autour de sa tête et fouettaient ses épaules lorsqu'elle lançait la balle de toutes ses forces dans les hautes herbes.

/

C'est Henri qui lui avait acheté le chien, mais ça a attiré à Léonie une tonne d'attention dans ses promenades. Les gens ne l'ignoraient plus, après : l'adorable animal qui la suivait en tout temps, au bout d'une laisse de cuir brun, était un appât parfait. Personne ne résiste à un chiot. Surtout pas à Vénus. Tous les randonneurs se précipitaient sur elle pour caresser sa superbe fourrure sans même demander la permission à sa maîtresse. Une fois ou deux, elle a bien cru que ça y était. Un après-midi de septembre, il y a eu ce grand homme basané qui l'a abordée avec, au fond de l'œil, des *intentions*. Ils ont discuté d'une voix trop basse, anormale par rapport au ton guilleret qu'empruntent habituellement les adeptes de plein air pour se saluer. Leurs doigts se sont effleurés à travers la robe soyeuse de Vénus. Léonie a senti un long frisson dévaler sa colonne, mais juste au même moment, une femme essoufflée aux joues très rouges a surgi derrière l'homme et a posé une main possessive sur son épaule avant de s'extasier à son tour sur la perfection du petit chien.

/

En fin de compte, elle n'a eu que quelques mois pour appâter un amant grâce à Vénus. Le chiot grandissait à une vitesse affolante et bientôt plus personne n'a osé s'en approcher. Ses yeux bleus si pâles, presque blancs, appelaient à la prudence.

La quête d'adultère de Léonie commençait sérieusement à l'irriter plus qu'autre chose. Je pense que c'est à ce moment-là qu'elle s'est mise à détester sa vie pour de bon, à ne plus voir d'issue à sa situation. Elle a délaissé la marche pour la course, ce qui lui offrait encore moins de possibilités de tisser des liens avec un étranger. En fait, elle a commencé à courir simplement parce qu'elle avait peur de l'oiseau moqueur. Elle murmurait une longue phrase qu'elle synchronisait avec sa respiration, toujours les mêmes mots, comme un poème conjuratoire, tout en foulant le chemin de terre de son pas rapide.

L'oiseau qui se fout de ma gueule / fait retentir son rire /démon entre les arbres / et je sursaute chaque fois / mais je n'arrive toujours pas / à

*l'entrapercevoir / pourtant il me semble bien / entendre ses ailes fouetter /
le couvert forestier.*

/

Le soir, Henri et elle se fondaient en une masse indistincte sur le canapé, eux deux avec le chien. De loin on aurait pu croire qu'ils se faisaient une petite ambiance sensuelle, emmitouflés dans la lueur orange du foyer. Mais il n'en était rien. Henri tombait endormi en quelques minutes à peine devant une série télé, éreinté de sa journée sur un chantier. Léonie n'avait pas sommeil avant très tard dans la nuit. Passé minuit, elle ouvrait toutes les lumières de son bureau et se mettait à travailler. Même son rythme circadien n'avait plus rien à voir avec celui d'Henri.

/

Au fil de l'automne, je l'ai de moins en moins vue. Elle a bien sûr abandonné son rituel de baigneuse dans le ruisseau. Je pensais souvent à elle. Je ne la connaissais pas encore, mais elle m'inquiétait. La faim que j'avais pu lire dans ses yeux au début, cette sorte d'énergie électrique, s'était muée en langueur. Je la savais très seule. Une fois, une amie de la ville était venue lui rendre visite, mais elle n'était même pas restée à coucher.

/

Ça devait être en janvier, ou du moins les fêtes étaient passées, ça je me souviens. Comme chaque matin en buvant mon café, j'ai regardé en direction de leur terrain. J'ai aperçu une longue traînée de sang dans la neige et plus loin un corps. Il y avait le chien qui s'agitait autour. Ça m'a pris à la gorge, j'ai failli m'étouffer avec le liquide brûlant, j'ai tout lancé dans l'évier et je suis sorti en courant. J'ai parcouru aussi vite que j'ai pu la centaine de mètres qui séparait nos maisons, mais je n'ai pas pu attendre d'être près d'elle avant de me mettre à crier.

/

J'étais vraiment certain de constater un drame. Ça m'a surpris quand elle a relevé la tête comme si de rien n'était. En m'approchant, j'ai vu qu'elle riait, couchée par terre avec Vénus qui faisait des cercles autour. Elle a pointé une masse sur le sol devant elle. Une tache rouge vif.

— C'est quoi, cette affaire-là ? qu'elle m'a demandé.

— Un grand pic, j'ai répondu. C'est votre chien qui l'a tué ?

— Oui.

Elle a laissé échapper une petite quinte de toux qui s'est transformée en un nouvel éclat de rire. Un rire un peu triste. En plus du sang frais, la crête écarlate de l'oiseau contrastait vivement avec la neige très blanche tombée durant la nuit. C'était vraiment un gros spécimen.

— Je suis votre voisin immédiat, j'ai dit en pointant vers ma maison.

— Quand il chante, est-ce que ça ressemble à un genre de ricanement ? qu'elle a demandé sans trop réagir à ce que je venais de dire.

— Oui.

/

On est restés muets pendant quelques instants à contempler la victime de Vénus. C'est elle qui a rompu le silence en aboyant. Elle était très excitée, comme les chiots peuvent l'être, sauf qu'elle était déjà énorme. Puis Léonie a dit : « Mon chum m'a laissée, hier soir. » J'ai fait semblant d'être surpris, puis désolé. Je ne sais pas ce qui m'a pris, mais sans même y réfléchir, je l'ai invitée à entrer chez moi pour boire un café. Elle a accepté. Je crois qu'elle avait vraiment besoin de parler.

/

J'ai espéré qu'elle resterait, mais non, elle est repartie vivre en ville peu de temps après.

Par manque de rigueur ou de volonté

Une nuit de janvier, le sommeil ne vient pas. Durant des années, il ne reviendra pas.

/

Je pense qu'elle s'en fait trop avec ça. Mal dormir, ça arrive à tout le monde. Des fois même tu dors sans le savoir. Elle en parle trop, c'est tout. Elle fait tout un plat avec cette histoire. Elle n'a qu'à arrêter d'y réfléchir, ça lui passera.

/

bois du lait chaud des tisanes valériane camomille passiflore mélisse mais surtout pas menthe la menthe ça stimule ne prends jamais de café en après-midi et même le cacao fais attention à ça ne te fais pas une toast au Nutella le soir n'écoute pas la télé ne regarde pas ton téléphone ton ordinateur ta tablette ne regarde rien du tout et lis vraiment longtemps lis jusqu'à ce que tes yeux soient lourds lourds lourds fais de la méditation fais du yoga fais du sport oui fais vraiment beaucoup de cardio essouffle-toi à

fond au moins une heure par jour mais pas le soir non jamais après dix-sept heures après ça te stimule au moins autant que le café le soir sois très tranquille soupe tôt crée-toi une routine de sommeil toujours la même prends une douche brûlante

/

Il me semble que mon visage fuit, dans quelle direction je ne sais pas. Il s'affadit s'atténue s'amoindrit, fond. Il devient gris. Je ne me suis jamais trouvée jolie. Mais voilà que je passe la matinée à remonter les années du fil de photos à la recherche de ces pommettes disparues. Une adiposité que je tenais pour acquise, seule protubérance d'un visage déjà trop fin. À ce rythme, j'aurai bientôt perdu la face.

/

Le cachet bleu est très efficace, mais vous rendra vite dépendante et provoquera des troubles de mémoire à long terme.

Le cachet rose est généralement utilisé pour traiter la schizophrénie, est dangereux pour le foie et pourrait entraîner des troubles cognitifs précoces, mais il ne cause aucune dépendance.

Ce qu'il faut toutefois savoir, c'est qu'une hygiène de vie saine vous permettra de régler votre problème facilement. Si vous n'y arrivez pas, c'est simplement par manque de rigueur ou de volonté.

/

Je rêve qu'on m'expédie loin d'ici, là où il fait chaud. Là où je ne suis responsable de rien. À Cayo Coco ou dans le ventre de ma mère. J'y reprendrais forme, n'ouvrant que rarement les yeux dans la lumière rougeâtre, ne déployant aucune énergie, me laissant porter par les vagues.

/

Les symptômes sont nombreux. Si le mal est dans ma tête, ses manifestations, elles, n'ont rien d'imaginaire. Ce nerf qui saute sous l'œil. Ce goût de métal dans ma bouche sèche. Ces larmes qui coulent n'importe quand sans crier gare. Cette lenteur du souffle. Peut-on oublier de respirer ?

/

Je place la poivrière de manière à cacher l'heure affichée sur le four. Elle n'est pas assez large. Je vois toujours les minutes : et 17, et 36, et 54. À ma fête, je demanderai une gigantesque poivrière.

/

Les jours où la fatigue dépasse les yeux. Creuse de profonds sillons loin derrière eux. S'enracine dans les veines, les nerfs, les capillaires. Ces jours-là. Je veux et j'exige réparation. Il me faut un coupable. Un coupable qui n'est pas moi.

/

Mon corps au banc des accusés. Lui et moi avons divorcé. Sa trahison est sournoise, s'opère lentement. Mais sûrement. Je ne la constate que lorsqu'il est bien trop tard. Le corps obéit maintenant à un autre maître. Reste à découvrir qui.

/

J'ai peur qu'un jour ce mal ait raison de moi. Qu'il me tue.

Alors je pense à la mort. La mort est un repos illimité. Quand on est mort on ne doit rien à personne. La condition de mort nous dégage de toute responsabilité. Le cadran ne sonne plus jamais pour nous tirer de l'éveil blanc. Cet état est tout compte fait enviable. Je n'ai plus peur.

/

Dans la tête de mon corps c'est le jour la nuit.

/

ou un bain avec des huiles essentielles de l'eucalyptus prends un petit verre de porto et fais un exercice d'autohypnose juste avant de fermer les yeux ne dors pas avec quelqu'un d'autre quand tu ne dors pas ne reste jamais dans le lit lève-toi sans faute le lit ce n'est que pour dormir et faire l'amour ne fais jamais rien d'autre là-dedans ça t'emmêlera l'esprit si ça ne fonctionne pas essaie le jus de céleri prends des suppléments de GABA et de magnésium avale de l'huile de CBD va en acupuncture ou en énergétique ou chez le nutritionniste et achète-toi des lunettes contre la lumière bleue change de logement pour être sur une rue tranquille parce que les grandes artères ça dégage de mauvaises vibrations ou encore mieux déménage à la campagne là où il n'y aucun bruit

/

La trahison se poursuit. La nuit est longue et les couteaux aussi. Surgissent aux aurores pour sectionner en deux le comprimé bleu. Plus la lame est longue et affûtée, plus les parts sont égales. C'est important. Un cachet mal divisé entraîne un affreux dilemme que nul ne veut résoudre à l'aube. Car le choix est déchirant : opter pour la grosse moitié aujourd'hui pour sauver ce qu'il reste de nuit en présumant que demain la petite moitié n'aura pas l'effet escompté. Ou l'inverse. Va savoir.

/

Dans un passage du premier roman de Dany Laferrière, le narrateur dit sombrer « dans un sommeil ouaté ». Je lis et relis ce bout de phrase. Il me révolte au plus haut point. Moi qui t'aimais, Dany, maintenant je te déteste d'avoir écrit une telle chose. Comme si ça allait de soi, comme si ça ne

risquait pas de blesser quelqu'un de dire un truc de la sorte. Pareil manque de sensibilité me scandalise.

/

Des balafres sous les yeux ! Elle a pris un coup de vieux. Tu crois qu'elle est malade ? Qu'elle consomme ?

/

Je rêve de m'endormir et de ne plus me réveiller.

/

Le pire moment est celui que j'appelle l'heure bleue. L'heure bleue me fait invariablement éclater en sanglots. Elle change selon la saison. Ne correspond pas toujours au même chiffre, de toute façon caché derrière l'immense poivrière. L'heure bleue est un leurre. Annonceuse du soleil, ce jaune doré qui lui est pourtant opposé sur le disque chromatique.

/

L'Apple TV a un bouton Sleep. Je veux un bouton Sleep.

/

Beaucoup de gens dorment peu. Ils sont quand même actifs. Productifs. Couronnés de succès. Diplômés. Primés. Encensés. Il faudrait que je travaille. Après tout, ce n'est pas le cancer. Ce n'est rien. Au fond, je n'ai pas d'excuse.

/

Je consomme, oui. Des drogues légales. J'ai toutefois été prévenue : ces médicaments ne guérissent rien. On doit les avaler sans s'y attacher. Une idylle de courte durée pour ceux qui traversent un moment de faiblesse. Il faut rester sur ses gardes avec eux. Toujours conserver une bonne dose de méfiance. Ils ont d'ailleurs plusieurs noms, des noms de code, comme pour me narguer. Comment s'y retrouver quand Desyrel s'appelle aussi Trazodone, Quétiapine est en fait Seroquel, et Zopiclone le sobriquet d'Imovane ?

/

Je ne rêve plus.

/

ou absorbe de la mélatonine avec du magnésium c'est plus efficace encore et passe des prises de sang pour vérifier ta glande thyroïde prends de grandes marches chaque jour fais une détox de ton téléphone donne-le à quelqu'un et ne le regarde pas pendant une semaine complète ne fais jamais de sieste après quatorze heures essaie la cohérence cardiaque il y a plein d'applications pour ça peut-être que tu ne respirez plus comme il faut change de carrière pour une moins stressante consulte un psychologue spécialisé vérifie si tu n'es pas électrosensible mets-toi dans la file d'attente pour aller à la clinique du sommeil à l'Hôpital du Sacré-Cœur et avant de te coucher ne pense surtout pas à tout ça.

OceanofPDF.com

Comme les fils usés d'une vieille couture

Toute sa jeunesse, mon grand-père s'est appelé Maurice. L'ayant mis au monde en 1934, sa mère ne se doutait pas qu'un autre Maurice serait bientôt omniprésent dans la vie des Québécois : Duplessis. Ma famille n'était pas tellement fanatique du chef de l'Union nationale. Pour cette raison, mon grand-père a développé une haine envers son prénom sans toutefois s'imaginer qu'il pouvait y changer quoi que ce soit. Ce n'est qu'en 1949, à l'âge de quinze ans, qu'il est tombé sur son certificat de naissance. La date de naissance était la sienne, mais le nom inscrit était « Horace Lavallée ». D'abord pris de vertige à l'idée qu'on lui ait caché le décès d'un frère jumeau, mon grand-père a confronté ses parents, certificat en main. Son père a haussé les épaules, pas très étonné. « Le vieil abbé Mongrain qui t'a baptisé a toujours été dur d'oreille. Il a dû mal entendre quand on a dit qu'on voulait t'appeler Maurice. »

Passé sa surprise, mon grand-père a donc accueilli avec joie le prénom qu'un prêtre malentendant lui avait négligemment distribué. À quinze ans, il a enterré Maurice pour devenir Horace.

Sans que je comprenne trop pourquoi, la première fois que j'ai parlé à Tom, j'ai eu envie de lui dire mon vrai nom. Je l'avais remarqué pour son look un peu fripé, un peu brouillon, ses cheveux dépeignés et ses grands yeux sombres qui brillaient fort, qui souriaient malgré l'air sérieux qu'il avait tenté de se donner sur les photos. On le sentait sur le point d'éclater de rire d'un instant à l'autre. Ça m'avait plu.

Durant cette première conversation, sa franchise m'avait désarçonnée. Il a rapidement attiré mon attention sur ces trois lettres qu'il avait pris le soin d'inscrire sous son nom : ENM. « Dis-moi, tu as bien lu mon profil, n'est-ce pas ? ENM, tu connais ? »

Je ne connaissais pas, non, mais comme je ne suis pas particulièrement enchantée par l'idée d'avoir l'air ignorante lors d'un tout premier contact, j'ai eu recours à Google. J'ai été ravie de découvrir qu'il s'agissait de l'École nationale de la magistrature de Bordeaux. « Je connais, oui ! Tu es français ? »

Il n'a pas compris. Il a envoyé un émoji aux traits perplexes et a ajouté : « ENM, c'est pour *ethical non-monogamy*. »

/

Mes parents m'ont souvent raconté l'histoire de mes premiers mois sur terre. Ils n'avaient pas voulu savoir mon sexe avant ma naissance, ils attendaient de me voir la binette (et l'appareil génital) pour statuer sur mon prénom. En quittant l'hôpital, je portais donc un petit bracelet avec la simple inscription « Bébé Lavallée ».

Ce n'est que quelques mois plus tard qu'ils se sont entendus sur Chloé. Durant tout le printemps de 1987, j'étais un être sans nom. Mes parents ont dû payer de légers frais administratifs pour avoir dépassé les trente jours alloués pour me prénommer. Rien d'effrayant, m'ont-ils assuré, quelque chose comme cinquante dollars.

/

Je n'ai pas attendu longtemps avant de rencontrer Tom. Et j'ai choisi de

lui dire mon vrai nom, sans hésiter. J'avais cette habitude de m'inventer un prénom différent, le plus souvent au début d'une nouvelle relation. Je prétextais tout bonnement que je n'avais pas de compte sur les réseaux sociaux et que j'utilisais toujours un pseudonyme sur les applications de rencontre pour me protéger des stalkers. C'est peut-être l'honnêteté désarmante de Tom qui m'a poussée à me dévoiler autant, qui sait. Durant notre première *date*, j'ai été frappée par son discours. Tout ce qu'il me disait sur le polyamour tombait sous le sens soudainement. En fait, c'était comme si je n'avais jamais rien compris aux relations, à la façon de les faire fonctionner, et qu'il me révélait enfin cette grande vérité : les humains ne sont pas faits pour être monogames. Une fois cette réalité acceptée, on pouvait finalement commencer à être heureux. Ça me semblait prometteur.

Au-delà de sa théorie, il y avait lui, cet homme aux yeux de loup qui me faisait frissonner dans ma chair et mes os, qui libérait autour de lui de dangereuses phéromones. Je m'essoufflais simplement à le regarder. Je le sentais chasseur et je me suis vite efforcée d'incarner la proie parfaite. Libre et désinvolte.

/

Durant l'enfance, on me disait parfois : « Chloé, tiens, c'est un joli prénom. » Je ne savais pas quoi en penser. C'était comme si on me complimentait sur une chose qui faisait partie de moi sans que je puisse en tirer le moindre mérite.

En vérité, mon nom m'indifférait. Il n'était pas parmi les plus rares ni les plus courants. Quand je rencontrais une autre Chloé, j'avais toujours un léger stress. Serait-elle une sœur, ou une ennemie jurée ? Secrètement, je méprisais celles qui avaient hérité d'une autre graphie : les Cloée et les Khloé n'étaient jamais mes amies.

/

Très vite, Tom m'a expliqué le fonctionnement de sa vie intime. Maya était sa partenaire principale depuis bientôt quatre ans. Elle aussi adepte du

polyamour, elle cultivait des relations avec trois ou quatre hommes, tous au courant de leur existence respective. Quant à Tom, il avait une partenaire sporadique qu'il fréquentait quelques fois par mois, Abby, et il s'adonnait à des rencontres sexuelles épisodiques avec nombre d'autres individus – y compris des hommes. Deux règles d'or leur permettaient de vivre ces relations ENM sans heurts : ne jamais cacher l'existence d'un nouveau partenaire aux autres, et pour Maya et Tom, ne jamais coucher avec un amant secondaire plus d'une fois par semaine.

/

C'est à l'adolescence que j'ai commencé à changer de nom. L'histoire de mon grand-père m'avait inspiré ça. La première fois que je l'ai entendue, c'était une sorte de révélation : un nom, ce n'était que ça, donc. Une métonymie servant à identifier une personne, mais une métonymie nullement immuable. J'étais jalouse des prénoms de certaines de mes amies, comme Éléonore ou Livia. La sonorité de leurs noms, quand les professeurs leur donnaient le droit de parole en classe, était parfaite. Elle leur conférait une beauté supplémentaire, me semblait-il. J'avais demandé à ma mère d'avoir mon certificat de naissance et j'avais été saisie d'étonnement en découvrant la longue liste que mes parents y avaient inscrite. Décidément, ils avaient négocié fort. On sentait que le choix d'un nom unique ne s'était fait qu'au bout de plusieurs deuils. Au début, ado, je jouais là-dedans, parmi ces prénoms-là : Judith, Gaëlle, Marilou, *et cetera*. Ensuite, je me suis mise à improviser et à les inventer. Tant qu'à mentir, pourquoi me restreindre à la liste que mes parents avaient choisie ? Dès ce jour, je me suis donné la liberté de changer de prénom comme on change sa garde-robe pour la saison.

/

Pourtant, à Tom, ça m'avait semblé crucial de dire mon vrai nom. Quand je l'entendais dire « Chloé », quelque chose en moi s'allumait. Chloé dans sa bouche, c'était ce que je voulais être. Il m'appelait, moi, et pas une autre.

Je n'aurais pas souhaité qu'il m'appelle Morgane comme mon dernier amant, ça non. L'entendre prononcer mon nom me rapprochait de la vérité, me mettait en danger, me dénudait. Et je voulais être nue devant lui aussi souvent que possible.

Je n'aimais pas l'entendre prononcer d'autres prénoms que le mien, d'ailleurs. Quand il le faisait, j'étais désemparée. Mais le cafard qui me vrillait le ventre en l'écoutant parler de Maya ou d'Abby se transformait toujours en une sorte de griserie quand je réalisais qu'à ce moment précis il avait choisi d'être avec *moi*. Je n'avais jamais rencontré les autres filles et elles m'apparaissaient comme des personnages de fiction, baudruches sans importance dans le film porno trépidant qu'était devenue ma vie.

Maya et Abby étaient chose du passé ; moi, j'étais son avenir. Je n'avais pas à être jalouse. Bientôt, il voudrait me voir plus d'une fois par semaine, j'en étais sûre.

/

Durant ces quelques mois, j'ai cessé de mentir sur mon nom. Complètement. Je n'en avais plus envie. Je me suis acheté le parfum *Chloé* et je l'ai placé bien en évidence sur ma commode, à portée de main, pour m'en mettre plusieurs fois par jour. Quand Tom venait chez moi et qu'il commençait à me faire l'amour n'importe où dans la pièce, incapable d'attendre qu'on soit étendus sur le lit, je posais parfois mes coudes sur le meuble et je regardais mon nom prendre une petite secousse à chaque coup de reins. *Chloé* vibrant au rythme de notre accouplement.

Puis vint l'ahurissement.

/

— C'est dans mon set de règles, donc je me dois de te le dire : j'ai rencontré une nouvelle fille. Elle est vraiment cool, j'ai envie de la connaître. Je risque de passer du temps chez elle, alors peut-être qu'on va se voir un peu moins dans les prochaines semaines...

— Okouipasdeproblème.

— T'es sûre ? Ta voix est bizarre.
— Jetejurepasdeproblème.
— OK chaton, si tu le dis, moi je te crois sur parole. C'est drôle en plus !
Elle s'appelle Chloé elle aussi.

— ...
— Allô ?
— Écritcomment.
— Quoi ?
— Chloé, elle l'écrit comment.
— Ah ! Comme toi, là. C-h-l-o-é.

/

Printemps 1987. Je suis un être sans nom. J'existe sans mon nom. Je ne suis pas Chloé. Je ne suis que moi. Plus unique que je ne le serai jamais ensuite.

/

En une courte conversation, j'ai senti les liens me rattachant à mon prénom se défaire comme les fils usés d'une vieille couture.

Quelques minutes plus tard, j'ai écrit à Tom pour lui dire que ça ne faisait pas tellement mon affaire finalement, cette histoire d'ENM. *Ethical* ou pas, ça ne m'avait pas trop convaincue.

Et en riant un peu pour personne sauf moi, j'ai ajouté : « Chloé, ce n'est même pas mon vrai nom, en passant. Bonne journée. »

Peut-être six minutes trop tard

La chaleur était arrivée d'un coup, lourde et accablante. C'était précoce : on n'était qu'en juin et au début, à la météo, ils disaient que ça ne durerait pas. Ils s'étaient trompés. Ça faisait déjà près d'une semaine que le mercure dépassait les trente-cinq degrés. On n'avait pas le moindre répit.

Aux nouvelles, ils commençaient à comptabiliser le nombre de morts. La canicule avait maintenant fait assez de victimes pour qu'on n'en parle plus comme des cas isolés. Les médias avançaient un chiffre dans la centaine ; la mairie le niait et martelait le fait que les piscines publiques et certaines bibliothèques climatisées étaient désormais ouvertes plus tard le soir et que les citoyens avaient le devoir de s'assurer que leurs parents ou leurs grands-parents avaient accès à un moyen de se rafraîchir. Ça m'énervait. La dernière fois que j'avais rendu visite à ma grand-mère dans sa résidence, elle m'avait prise pour ma mère et ça m'avait déprimée à un point fou. Je ne l'avais plus vue depuis ni même appelée. L'idée de lui téléphoner pour savoir si elle était bien au frais me paraissait loufoque. Elle n'aurait probablement rien compris à ma question.

Cet été-là, je me maudissais de penser aussi fort à la maison. Je me maudissais d'associer les mots « la maison » à l'image des rues de campagne où j'avais grandi, et surtout à l'image de la petite plage au bord du lac, au chalet. Là, il ne faisait jamais trop chaud. Ça faisait bien trois ans, maintenant, que je m'efforçais d'appeler la ville « ma maison ». Mais le dire, ce n'était pas assez. Je n'y croyais pas et je me répétais mentalement *fake it till you make it* en essayant de contempler l'affiche de la Promenade Ontario avec des yeux débordants d'amour.

/

Le propriétaire avait changé toutes les fenêtres du triplex où je vivais. Sur le coup, je m'étais dit que c'était chouette, de jolies fenêtres à battants comme ça. C'était avant que je réalise qu'elles ne me permettaient plus d'installer mon air clim. Madame Georgina, qui vivait au premier, s'était plainte de la même chose. Le propriétaire nous avait tous offert des ventilateurs neufs. C'était le mieux qu'il pouvait faire, l'air climatisé central, c'était hors de prix, on pouvait oublier ça tout de suite. Il nous avait paternellement recommandé de laisser les fenêtres ouvertes la nuit, mais je voyais bien que Madame Georgina les gardait fermées en tout temps. D'après moi, elle avait peur des voleurs. Je la comprenais, c'était quand même la grande ville.

Moi, j'avais fait la paix avec l'idée de vivre une intrusion nocturne : je dormais depuis une semaine toutes fenêtres ouvertes et la porte du balcon arrière aussi, flambant nue, une serviette mouillée sur moi et le ventilateur à deux pouces du corps. Ça allait, mais je commençais à trouver que l'eau de la douche n'était plus assez froide à mon goût.

/

Cette semaine-là, c'était aussi ma dernière visite de suivi chez Solutions Pharma. Quelques mois plus tôt, j'avais vu les pubs dans le métro et j'avais décidé que je n'avais rien à perdre. Ça faisait un bout que je voulais faire un long voyage. Je ne savais pas où, la destination ne m'importait pas

tellement en réalité, pourvu que je me sente loin de tout. Sauf que je n'arrivais jamais à mettre assez de sous de côté avec mon boulot au centre d'appels. J'avais consulté le site Web de Solutions Pharma et je m'étais inscrite à une étude clinique.

Ils m'avaient appelée presque instantanément et, après quelques questions rapides, ils avaient déterminé que je ne pouvais pas participer à l'étude que j'avais choisie – c'était réservé aux hommes souffrant de problèmes érectiles. Je me sentais un peu stupide d'avoir simplement sélectionné l'étude la plus payante sans lire la description. Mais ils m'avaient convoquée à leurs bureaux et m'avaient fait remplir des tas de questionnaires. Finalement, on m'avait retenue pour tester un autre médicament. Le formulaire préliminaire, je m'en souviens, comportait les questions suivantes :

« Avez-vous l'impression de n'avoir personne vers qui vous tourner ? »

« Avez-vous l'impression que vos relations interpersonnelles sont superficielles ou forcées ? »

« Avez-vous l'impression d'être seul(e), isolé(e) ou à l'écart ? »

Parmi les choix offerts, j'avais sélectionné « souvent » à chaque question, avant de tout biffer et de plutôt indiquer « toujours ». On m'avait dit que j'étais une candidate parfaite pour l'étude en cours sur la prégénolone, un nouveau médicament visant à réduire le sentiment de solitude.

/

Au septième jour de canicule consécutif, j'avais vu un chat mort dans la ruelle derrière chez nous. Je m'étais pincé le nez en passant à côté de la petite dépouille. L'odeur était suffocante et j'avais l'impression de la goûter dans ma bouche en respirant. Je m'étais fait la réflexion que respirer la mort comme ça, ça devait être franchement alléchant pour les Mangemorts. J'aurais voulu pouvoir faire cette blague-là à quelqu'un. J'ai croisé une fille d'environ mon âge au même moment et j'ai affiché un air de dégoût assez théâtral, pour qu'elle voie bien que l'odeur me levait le cœur et qu'on puisse peut-être échanger un regard entendu. Son visage était resté parfaitement impassible.

/

Ma sœur m'appelait souvent pour prendre de mes nouvelles. Je ne le lui disais pas mais ça me faisait toujours chaud au cœur. Je n'avais pas grand-chose à lui raconter, il n'y avait jamais rien de nouveau dans ma vie, alors elle accaparait la conversation pour qu'il n'y ait pas de silences et elle passait en revue les accouchements et les mariages les plus récents qui s'étaient déroulés dans notre bourgade natale. Elle n'en ratait pas un et je les ratais tous, systématiquement. Je n'étais pas rentrée depuis Noël, elle ne manquait jamais de me le rappeler. Je lui répétais que je n'avais pas de voiture et que ce n'était pas évident de trouver le temps.

En vérité, je n'étais que trop orgueilleuse.

Je savais bien que j'aurais dû recontacter certaines amies de longue date, j'en avais beaucoup au secondaire, des tonnes d'amies, des amies à la pelletée, et j'avais ouï dire que quelques-unes d'entre elles étaient venues vivre à Montréal aussi. J'aurais dû marcher sur mon orgueil et me refaire une amie, ça m'aurait été utile. Au moins pour passer le temps, pour aller au cinéma à deux ou à la pédicure ou juste pour prendre un café et parler de tout et de rien. Mais je ne me décidais jamais à le faire.

/

Chez Solutions Pharma, on avait pris différentes mesures sur mon corps. Je n'avais pas gagné de poids, j'avais même perdu un demi-kilo (en sueur, avais-je songé). Ma pression artérielle était légèrement plus élevée, mais rien d'alarmant. Avais-je souffert de troubles du sommeil ? Non. Avais-je remarqué des poils indésirables, plus drus qu'à l'habitude ? Non. Avais-je senti que mes seins étaient plus sensibles ou douloureux ? Non. Avais-je noté une amélioration significative par rapport aux différentes questions qui m'avaient été posées dans le formulaire préliminaire, à savoir une réduction du sentiment de solitude au quotidien ? Non, ça non plus, je ne l'avais pas remarqué.

J'avais empoché mes trois mille dollars et j'étais ressortie pour rentrer chez moi, regrettant aussitôt la puissante froideur climatisée qui régnait chez Solutions Pharma et qui contrastait si fortement avec l'humidité

bouillante du dehors.

/

Le huitième jour, je me suis levée tard. C'était un samedi. Il faisait déjà terriblement chaud et il n'y avait pas un nuage dans le ciel. J'ai cherché à augmenter la puissance du ventilateur que je traînais avec moi dans chaque pièce, mais il était réglé au maximum. Je me suis préparé un allongé que j'ai versé dans un verre rempli de glace. J'ai allumé la radio. On ne parlait que de la canicule, évidemment, et l'animateur a précisé que le thermomètre pourrait dépasser les quarante degrés dans l'après-midi. Un record serait de nouveau fracassé, ce n'était pas le premier cette semaine-là. C'était de loin le mois de juin le plus chaud qu'on ait jamais connu. L'été s'annonçait désastreux. Le nombre de décès était au-delà de deux cents, un nombre prudent selon les commentateurs, qui rapportaient que les morgues montréalaises menaçaient de déborder.

C'est à ce moment précis que mon portable a sonné. Ça m'a fait peur – j'ai ressenti comme une intrusion, c'était si rare que ma sonnerie se fasse entendre et le volume de mon téléphone était au maximum. J'ai décroché, un peu méfiante à cause du numéro inconnu. La pensée que Solutions Pharma avait finalement détecté des anomalies plus graves dans mon corps m'est passée par la tête.

C'était mon proprio. Il avait reçu un appel du Marché aux puces Saint-Michel parce que Madame Georgina n'était pas rentrée au boulot. J'ignorais qu'elle travaillait là. Elle était employée d'un kiosque et n'avait jamais manqué un jour de travail depuis vingt-sept ans, selon les dires de sa patronne, qui était très inquiète. Mon proprio m'a demandé d'aller voir si Madame Georgina allait bien. Si elle ne répondait pas, je trouverais sans doute sa clé de secours sous le petit tapis de sa porte arrière, a-t-il ajouté. Ça m'a surprise qu'elle garde un double là, comme j'avais cru qu'elle avait peur des voleurs. Mais au fond, qu'est-ce que j'en savais ? Je ne connaissais à peu près rien d'elle.

Je suis descendue par l'escalier en colimaçon à l'arrière du triplex, mon café à la main. J'ai cogné à la porte de Madame Georgina avec une certaine nonchalance. J'étais persuadée qu'elle me répondrait, je ne sais pas

pourquoi, j'avais la conviction que justement, quelqu'un qui n'a jamais manqué une journée de travail en vingt-sept ans a statistiquement de grandes chances d'oublier de mettre son réveille-matin au moins une fois en carrière.

J'ai cogné un coup, puis deux, puis trois. Je ne m'énervais pas trop, je lui laissais le temps de se réveiller, la pauvre, puis de se lever sur ses deux vieilles jambes chancelantes pour enfin venir me répondre quand elle se serait arrangée un minimum – Dieu sait que les vieilles dames peuvent être coquettes.

Après avoir cogné dix-huit fois au total et patienté six longues minutes, je me suis décidée à utiliser la clé de secours. J'ai fait glisser le verrou et je suis entrée. L'appartement était plongé dans la pénombre, les rideaux étaient tirés. La chaleur était frappante, presque comme un mur solide, encore plus tangible que chez moi. J'ai attendu que mes yeux s'habituent un peu, puis, ne la voyant pas, j'ai dit son nom très fort, comme lorsqu'on s'adresse aux personnes sourdes. Une fois, puis deux, puis trois. J'ai fait quelques pas vers le salon. Des sacs de papier du Tim Hortons jonchaient la table de cuisine et quelques petits buffets décoratifs. Il y avait peu de meubles, c'était assez dépouillé, mais en plein milieu du salon trônait un La-Z-Boy tout près du téléviseur. C'était l'unique fauteuil de la pièce. Une place seulement. Je continuais à appeler Madame Georgina en avançant à pas de souris, mais une nouvelle certitude croissait en moi. Au bout du corridor, je suis arrivée au seuil de sa chambre, et c'est là que je l'ai vue. Dans son lit, couchée sur le dos, tout simplement. Elle portait une robe de nuit satinée à motif floral. Elle était tout à fait présentable, mais je n'osais pas m'approcher. J'ai dit son nom à nouveau, un peu plus doucement. « Madame Georgina. Hé, ho, Madame Georgina. » Elle a conservé son immobilité parfaite et j'ai eu du mal à déglutir. Sans réfléchir plus, j'ai traversé la pièce pour venir mettre mon index directement sous son nez. Le souffle que j'ai senti était frais. Ce n'était que l'air poussé par le ventilateur.

/

Peu de temps après, j'ai repensé à l'odeur du petit chat aperçu dans la ruelle. La mort prend vite une odeur incroyablement fétide dans la chaleur.

Pourtant Madame Georgina, elle, ne sentait rien. De toute évidence, j'étais arrivée juste un peu trop tard. Peut-être six minutes trop tard.

Notre propriétaire a eu la décence d'attendre que ses proches viennent récupérer ses biens avant de remettre l'appartement sur le marché locatif. Après trois mois, toutefois, il n'a pas eu d'autre choix que de sortir les quelques meubles au chemin le jour des poubelles : personne n'était venu les chercher. Je l'ai vu faire par ma fenêtre, au petit matin. On était en septembre, la brise fraîche qui filtrait à travers le moustiquaire sentait bon la rentrée scolaire. Quand il a finalement traîné le La-Z-Boy de Madame Georgina sur le trottoir, je suis descendue sans même mettre mes souliers. Et j'ai demandé au proprio, si ça ne le dérangeait pas trop, de m'aider à le monter chez nous.

On ne laisse pas tomber un ami d'enfance

Louis est à la fenêtre. Il regarde la vie au-dehors qui commence à se réchauffer, presque invitante. Quelques degrés au-dessus de zéro et c'est reparti, les passants arborent tous des verres fumés et de légers manteaux molletonnés, font de longues pauses à chaque coin de rue pour absorber la moindre gouttelette de soleil pouvant atteindre leurs épidermes blafards. La rue pullule de monde, deux ou trois nouveaux commerces ouvrent leurs portes ici et là, on pourrait presque croire à la renaissance de cette artère centrale, moribonde depuis des travaux de réfection menés quelques années plus tôt. Malgré l'effervescence, Louis n'a aucune envie de sortir de chez lui. D'ailleurs, il n'a pas besoin de sortir de chez lui. C'est-à-dire *jamais*. Son travail de développeur pigiste lui permet de gagner sa vie dans le confort de son appartement. Il commande l'épicerie en ligne. Et pour répondre à tout autre besoin, il y a Amazon.

C'est le 16 avril. Louis fait un rapide calcul : il y a maintenant cent six jours qu'il n'a pas mis le pied dehors. Depuis, il a reçu un peu de visite (de sa mère, de sa sœur et de multiples livreurs, mais ces derniers ne s'attardent jamais). Lui vient parfois l'impression d'avoir un mode de vie pathologique, mais s'il y réfléchit bien, cette idée naît surtout des remarques

désobligeantes que lui fait sa mère par rapport à son isolement et à son teint verdâtre. De ça, et du malaise qui le prend au ventre dès que son esprit s'égare assez pour que l'image de Mélik surgisse.

/

Un chalet dans les Laurentides. Il a accepté de venir à reculons, « ça va être cool, a dit Mélik, super relax, tu vas voir, une belle gang ». « C'est bon de penser à autre chose qu'à l'école, de sortir de la ville quand il fait aussi chaud. » Ils sont sept sur le quai. La petite blonde dont il a déjà oublié le prénom occupe toute la conversation grâce à l'histoire détaillée de sa rupture avec « un sale porc ». À côté d'elle, une rousse plantureuse et couverte de tatouages, qui semble connaître les détails croustillants encore mieux que la principale intéressée, ponctue le récit de quelques interventions.

Louis est soulagé qu'on ne se soucie pas de lui. Le soleil ondoie doucement en se reflétant sur les arbres ; cela le captive beaucoup plus que la discussion en cours. Une araignée d'eau émerge de sous le quai, énorme, grasse. Il la contemple, la laisse s'approcher de son pied. Il regarde Mélik qui écoute l'histoire avec attention et son cœur se serre. L'araignée grimpe sur la cuisse de la rouquine et serpente entre les petits dessins à l'encre noire qui la recouvrent. La fille ne se rend encore compte de rien. Louis se tait, conscient qu'un cri aigu lui transpercera les tympans d'un instant à l'autre. Il se sent las et vaguement triste. Il aimerait que tous ces gens disparaissent, qu'au son du hurlement de la grosse rousse ils s'évaporent tous, tout le monde, sauf Mélik.

/

« Il fait de l'anxiété sociale » ; ce sont les mots qu'utilise sa mère pour expliquer les choix de vie de Louis à ses amies, il le sait maintenant parce qu'il l'a entendue parler au téléphone depuis sa fenêtre, alors qu'elle venait tout juste de quitter son appartement en répondant à son portable d'une voix guillerette.

Cette idée le déconcerte. Après vérification des symptômes connus de l'anxiété sociale sur Wikipédia, il peut affirmer avec certitude que sa mère se trompe.

« L'anxiété sociale est caractérisée par une peur intense qui survient dans les situations sociales et qui entraîne une gêne et un handicap dans la vie quotidienne. Ces peurs peuvent être déclenchées par le fait d'être observé par les autres ou de penser qu'on l'est. »

Louis émet un petit rire. Une peur intense ? Rien ne pourrait être plus éloigné de son sentiment face au regard des gens.

« Les symptômes physiques qui accompagnent la phobie sociale sont : le fait de rougir ou de transpirer excessivement, des tremblements, des palpitations et des nausées. Un bégaiement peut être présent, associé à un débit verbal rapide. Des attaques de panique peuvent apparaître lors de peur intense. »

Agacé, il referme son ordinateur brusquement. Foutaise. Son mode de vie n'est pas motivé par une *peur intense*. Au contraire, rien ne l'indiffère plus que ce que les gens pensent de lui. Simplement, il a choisi de se l'avouer : rester chez lui, seul, est l'état de confort par excellence. Ne lui manque qu'une personne, mais pas *n'importe quelle* personne.

/

Un spectacle de rock alternatif au théâtre Fairmount. Ils ont acheté leurs billets ensemble il y a belle lurette, mais Mélik lui a demandé la veille si c'était OK que deux de ses amis du cégep se joignent à eux. Question rhétorique, s'est dit Louis en acceptant, profondément déçu. Le spectacle commence à peine et les trois autres se mettent déjà à bouger de la manière la plus naturelle qui soit, puis descendent du palier surélevé au fond du parterre où ils se tenaient tous pour se rapprocher de la scène. Louis fige, incapable d'esquisser le moindre mouvement. Son corps est de glace. Il lui semble absolument inconcevable de faire comme eux : se déhancher, agiter les mains dans les airs, se presser contre la foule. Tout ça est bien au-delà de ses forces. Il reste donc au bout de son plateau, immobile. Juste avant de disparaître dans la foule, Mélik se tourne vers lui, étonné qu'il n'ait pas suivi, et lui fait signe de les rejoindre. Louis fait non de la tête et son ami

hausse les épaules en s'enfonçant dans la cohue.

Louis retourne vers le vestiaire, prend son manteau et quitte le théâtre. La première chanson n'est même pas terminée. En marchant vers chez lui, il réalise qu'il ne descendra jamais de son palier pour aller dans la foule. Il vit comme ça : un peu en retrait, un peu en surplomb. Un hibou solitaire. Ni content ni triste, mais surtout soulagé de ne pas avoir à se mêler aux autres.

/

Dix-huit heures : il éteint son ordinateur, étale son tapis d'exercice sur le plancher du salon. Il est ordonné. Rester chez soi n'est pas synonyme de laisser-aller. Au contraire, ne gaspillant plus l'énergie qu'il dépensait auparavant dans de pénibles interactions sociales, il se sent d'une plus grande vitalité. Le défi qu'il s'est lancé à un certain point dans l'hiver est de compléter le P90X, un programme d'entraînement américain de quatre-vingt-dix jours sous forme de vidéos. Mélik et lui avaient promis d'entreprendre ensemble ce plan de remise en forme il y a plusieurs années avant de l'abandonner après quelques séances épuisantes, leurs muscles endoloris et leur motivation au tapis. Cette fois, Louis sait qu'il parviendra au bout. Il est au jour quatre-vingt-deux et ses pectoraux n'ont jamais eu aussi fière allure.

/

Les amitiés d'enfance revêtent pour ceux qui les entretiennent un aspect romantique, presque sacré. Même quand les copains évoluent dans des directions opposées, ce qui dans la majorité des cas se produit au fil des ans, les amis d'enfance acharnés tiennent bon, s'invitent à souper deux fois par année, s'informent à intervalles réguliers des banalités qui constituent leur quotidien, se présentent leurs nouveaux conjoints, leurs nouveaux amis, leurs nouveaux bébés. Chaque jalon de leurs parcours accentue le fossé qui les sépare, les choix de l'un étant complètement inusités aux yeux de l'autre. N'empêche, il ne faudrait pas briser ce lien. On ne laisse pas tomber un ami d'enfance.

/

« AH ! »

Le son de sa propre voix le fait sursauter bien plus fort que le papillon de nuit au vol erratique qui l'a d'abord surpris.

« Ah-ah-ah-ah. »

Quelle étrangeté. Il ne se souvenait pas de cette vibration si forte dans les cordes vocales.

/

La banquette brune d'un autobus jaune. Pour la première fois sur le chemin du retour, il y a un non-dit entre eux. Depuis quelque temps, Louis le voit venir : Mélik s'est fait une blonde dès la première semaine de l'année scolaire, et – c'était inévitable – les choses changent. Inéluctablement, elles changent. Leurs vendredis soir sacrés ne sont plus tellement sacrés. Mélik lui a fait faux bond à deux occasions déjà dans les quatre dernières semaines. Ses excuses sonnaient faux, mais chaque fois, il cachait le fait qu'il allait voir Jade. Si Louis le voulait, il pouvait donc continuer de croire que leur amitié était toujours la même et que deux fois en un seul mois, Mélik avait eu un contretemps. Mais aujourd'hui, il y a eu une cassure concrète, nette. Aujourd'hui, Mélik a franchi une ligne : il s'est assis avec la bande de Jade au dîner. Quand Louis a marché devant eux avec son plateau alors qu'il cherchait son ami, leurs regards se sont croisés. En un instant, des années d'amitié passées à composer des histoires fantastiques dans le sous-sol de l'un, à jouer à *Diablo II* dans la chambre de l'autre et à se jurer une fidélité chevaleresque ont fondu, boules de cire chaude obstruant la gorge de Louis. Avant que Mélik esquisse un petit signe de la main d'un air embarrassé, Louis avait disparu. Et leur enfance ensemble du même coup.

Durant tout le trajet, Louis fixe silencieusement la banquette et ses ronds de cuirette fondue au briquet. Le matériau plastique lui rappelle la peau d'un grand brûlé.

/

Ding, dong !

Le bruit de la sonnette suscite toujours une contraction de son diaphragme (il en attrape même le hoquet parfois). Quand c'est un livreur d'Amazon, il ne se questionne pas bien longtemps : ceux-là sonnent d'emblée à multiples reprises, agressivement. C'est lorsque le carillon ne se fait entendre qu'une seule fois que l'appréhension perdure. La même idée lui traverse invariablement l'esprit. Un espoir pétrifiant.

Il appuie sur le bouton pour débarrer la porte en jetant un coup d'œil en bas de l'escalier. Ce n'est que la propriétaire qui vient constater l'état de décrépitude des fenêtres de sa salle de bain.

/

Une très, très grande maison d'Outremont. Il s'est mis beau : une visite chez le barbier en après-midi l'a débarrassé d'une quantité de poils impressionnante, qui a créé une boule hirsute en tombant au sol. Il ne cesse donc de passer les doigts dans ses cheveux lustrés et de toucher sa barbe presque absente, fasciné. Les couloirs sont plongés dans une quasi-obscurité : Louis les arpente sans relâche, un martini à la main, et s'attarde devant chaque décoration au mur, chaque photo de famille, chaque peinture. Il a bien voulu accompagner Mélik à ce party du jour de l'An chez une amie à lui, mais il ne sent pas le besoin de visiter la pièce principale où la fête bat son plein. Pour l'instant, les corridors lui conviennent : étroits, sombres, moins peuplés. Il croise parfois une fille soûle à la recherche des toilettes ou l'un des employés du service de traiteur qui change son verre presque vide contre un plein. Il a bu plusieurs de ces cocktails, peut-être huit, ou treize. Dur à dire. Son regard se perd à travers les branches et les racines de l'arbre généalogique immense devant lequel il vient de s'affaler. Il était pourtant certain d'avoir distingué un banc dans la pénombre ; mais non, c'est sur le sol qu'il a laissé choir son corps. Le tapis est très moelleux.

Une gifle étonnante le réveille. Par réflexe, il touche à nouveau sa barbe fraîche, qui est couverte d'un liquide collant, fétide. Mélik lui fait face et parle avec fureur. Louis doit se concentrer pour saisir les mots, mais y

parvient finalement :

« Rentre chez toi, Louis. Et restes-y. »

OceanofPDF.com

De toute façon, douter, ça ne sert à rien

Elle dit au revoir et merci et on lui tend son dû. Le porte-bébé ventral la limite un peu dans ses mouvements, mais elle s'y est habituée. Elle sort. Tout à coup, une pensée la frappe : la soupe tonkinoise pour emporter est un mets criminel, abominablement polluant. Honteuse, elle rentre chez elle d'un pas rapide, les yeux rivés sur le trottoir, évitant de croiser les regards ulcérés que lui jettent peut-être les passants. À la maison, elle dépose l'enfant sur son tapis d'éveil et l'objet d'outrage sur la table avant de dresser le compte des violations : d'abord, le grand sac de plastique blanc qui contenait le tout. À l'intérieur, elle tombe sur d'autres horreurs : en plus des petits contenants de plastique qui renferment chacun une sauce (sriracha, hoisin, soya), de *multiples* récipients de polystyrène y sont cordés. On a cru bon de séparer les différents groupes d'ingrédients, qui ont chacun droit à un pot. Dans le premier, le bouillon encore brûlant. Dans le deuxième, des fèves germées côtoient quelques bouquets de menthe. Dans le troisième, elle découvre, dégoûtée, qu'on s'est trompé dans sa commande : plutôt que la garniture végétarienne qu'elle s'attendait à trouver, des lambeaux de bœuf sanguinolents s'empilent. On les a mis directement sur les nouilles de riz, qui sont complètement tachées de sang.

Elle dépose le dernier pot dans la poubelle, consciente que la styromousse ne se recycle pas, et avale rapidement le bouillon, le cœur dans la gorge. Le petit hurle à pleins poumons.

/

L'enfant ne s'est pas calmé après son boire. Depuis au moins une heure, il pleurniche, couine, chigne, se tortille dans tous les sens en projetant sa tête vers l'arrière, les joues plaquées de rouge. Elle ne sait pas s'il a mal. Elle ne sait pas s'il mange à sa faim. Elle ne sait pas s'il a de l'érythème fessier : ses fesses sont toujours un peu rouges. Mais jamais autant que ses joues.

Il ne prend pas assez de poids. Une personne malavisée lui a conseillé de lui donner de la formule. Mais une telle lâcheté ne lui passerait même pas par la tête, pas à elle. Elle ne s'est tout de même pas guérie d'une deuxième mastite pour abandonner l'allaitement maintenant. Elle couche le bébé un instant sur le canapé, s'assurant qu'il est bien protégé par des coussins d'une chute éventuelle. Elle retire méticuleusement les peaux mortes au bout de ses seins et applique une compresse chaude. Les cris du bambin lui transpercent les tympans. Ils lui font encore plus mal que les gerçures sur ses mamelons.

/

Elle suit de près les nouvelles que diffuse sur LinkedIn son employeur, en particulier celles qui concernent l'ascension professionnelle de ses collègues. Depuis son départ en congé de maternité, déjà deux comptables avec une expérience similaire à la sienne ont été promus. Pour éviter de revenir au bureau et d'être considérée de nouveau comme la plus junior, elle s'est donc inscrite au certificat en finance de marché aux HEC. Tous les lundis et mercredis soir, son conjoint garde le bébé pour qu'elle puisse aller à ses cours. C'est difficile, mais il le faut. Et avec tous les efforts qu'elle met à étudier entre deux boires, elle est certaine d'y arriver. À son retour, elle sera promue. Aucun doute possible là-dessus. De toute façon, douter, ça

ne sert à rien.

/

S'il a de l'érythème fessier, c'est peut-être à cause de souillures invisibles dans ses couches lavables. Et si les couches ne sont pas complètement propres, c'est peut-être à cause de la machine à laver : son appareil à chargement frontal moderne utilise peu d'eau, ce dont elle est satisfaite puisque cela réduit l'empreinte carbone de sa famille, mais en contrepartie, cette quantité d'eau est insuffisante pour laver et rincer les couches lavables. Déchirée entre l'idée de poser un geste aussi antiécologique que celui d'acheter des couches jetables et celle d'acquiescer à un modèle de laveuse plus ancien utilisant une quantité effarante d'eau à chaque brassée, elle a téléphoné au fabricant de son appareil pour savoir comment ajuster le niveau d'eau manuellement. C'était une réussite : elle a pu respirer un certain temps, soulagée, heureuse de vêtir son petit de ce qu'elle croyait être une couche parfaitement propre. Jusqu'à ce que les fesses de l'enfant montrent des rougeurs suspectes.

/

Allaiter, encore et toujours. Nourrir un être, c'est ce qui occupe ses journées du matin au soir. Dès les premières semaines, cette perte de temps monumentale lui est apparue invivable. Il lui fallait optimiser toutes ces heures passées en position statique, c'était une question d'équilibre mental. Elle a organisé son espace, installant une tablette qui lui permet maintenant de lire ses manuels de finance ou de naviguer sur Instagram durant ces interminables séances de gavage. Contrairement à ce qu'elle avait cru, cette plateforme n'est pas qu'un amas de futilités. Depuis son accouchement, elle gagne en abonnés de manière exponentielle et multiplie les publications sur sa vie. Son profil la rassure : lorsqu'elle trouve sa maison en désordre, elle contemple sa mosaïque de photos qui montrent des meubles moelleux, des vêtements pliés à la perfection, l'adorable main de son nourrisson. Grande admiratrice de Marie Kondo, les mots-clics #konmari et #momlife sont ses

favoris.

/

Son ventre est redevenu plat. Ça s'est fait très vite, surtout grâce au programme postgrossesse de Kayla Itsines. Elle fait ses entraînements de vingt-cinq minutes chaque matin et termine une journée sur deux avec une séquence d'abdominaux.

/

Elle a trouvé une excellente garderie pour l'enfant. Une de celles où l'on promet d'offrir une *éducation*, et non pas qu'un service de surveillance des bambins. Dès que ceux-ci ont deux ans, des jeux pédagogiques et structurés sont menés par des spécialistes de la petite enfance, et à trois ans, ils commencent à apprendre l'alphabet. Si elle a pu obtenir une place dans cette garderie, c'est bien parce qu'elle y a postulé le jour même où son test de grossesse a affiché un petit plus. Et pour être certaine que leur candidature se démarquerait, elle y a envoyé l'année suivante le CV de son bébé.

Six mois : première nuit complète de douze heures, une habitude qui perdure depuis, acquise grâce à la méthode 5-10-15.

Sept mois : début d'un intérêt vif pour les livres, particulièrement les livres éducatifs sur la faune et la flore.

Huit mois : intérêt marqué pour les aliments inhabituels comme le lychee ou l'artichaut (sans toutefois déroger à une diète santé stricte axée sur le lait maternel).

Neuf mois : prononciation précoce de syllabes et de cris d'animaux, tels que « ma-ma-ma » et « wouf-wouf ».

Dix mois : maintien en posture debout très précoce (lorsque tenu par les deux mains).

/

Elle repense parfois à l'accouchement. Elle tâte sa cicatrice, repense à la douleur, à la détresse qu'elle a ressentie lorsqu'elle a accepté à contrecœur l'épidurale. À la panique glacée quand ils ont opéré sur elle une césarienne d'urgence. Si c'était à refaire, elle se serait mieux préparée. Elle n'aurait pas dû perdre le contrôle ainsi. Elle aurait dû réussir à expulser l'enfant de manière toute naturelle. Après tout, elle est née pour être mère et la maternité devrait lui venir sans effort.

/

Aujourd'hui, elle se lève très tôt, alors qu'il fait encore noir. Elle revêt un ensemble veston et jupe d'un bleu sombre aux fines rayures crème et un chemisier en soie corail, qu'elle a pris soin de repasser impeccablement la veille. Le café, réglé à l'aide d'un minuteur, est déjà prêt. Elle avale sa tasse d'un trait. Son conjoint et son enfant dorment à poings fermés. Elle réveille le bébé pour le changer et le mettre dans sa coquille. Il crie. Elle enfle rapidement son manteau et sort avec ses multiples sacs et son petit pour se diriger vers sa voiture.

C'est le jour de son retour au bureau. Après un an d'absence, elle a le couteau entre les dents pour obtenir cette promotion qu'elle mérite tant. Et malgré la route qui la sépare du centre-ville et la nécessité de déposer le petit à la garderie pour sa première journée complète, elle a confiance : elle sera assise devant son ordinateur avant tous les autres, un sourire aux lèvres. Il faut le dire, elle excelle dans l'art d'impressionner les gens.

/

La journée ne s'est pas déroulée comme prévu. À vrai dire, rien ne s'est déroulé comme prévu.

Faux départ avec cette « incroyable » garderie : à son arrivée, les éducatrices sont en train d'éponger un dégât d'eau survenu la veille, en état de panique, pendant que des parents pressés affluent de partout pour leur mettre une marmaille hurlante entre les bras. Elle doit se résoudre à attendre une vingtaine de minutes avant de pouvoir leur abandonner son petit, celui-

ci toujours en pleurs. Un retard qui lui coûte cher : passé sept heures, le trafic entre la couronne nord et le centre-ville est épouvantable. La gorge serrée, elle se présente au bureau parmi les derniers, elle le sait déjà. Dans son veston, elle sent les ronds de sueur qui foncent son joli chemisier sous les aisselles. En l'apercevant, son patron lui décoche un sourire glacial, accompagné des mots « bon retour chez nous » et « bon après-midi ».

Elle ne parvient pas à abattre avant le dîner le tiers des centaines de courriels entassés dans sa boîte de réception. Vers treize heures, la mort dans l'âme, elle s'apprête à descendre à la foire alimentaire quelque vingt étages plus bas, quand elle entend des applaudissements. Un petit comité s'est réuni pour féliciter un collègue qui vient d'être promu. Encore un. Aucune chance pour elle désormais : les postes supérieurs qui étaient vacants il y a quelques mois sont maintenant tous pourvus avec cette dernière nomination.

/

Elle doit se hâter. Son conjoint s'occupe de la garderie ce soir, elle lui a envoyé un rappel à ce propos par texto, mais elle doit être aux HEC avant dix-neuf heures pour son examen de mi-session. Les minutes s'accroissent, les courriels déferlent toujours et l'un des associés vient déposer une grosse pile de documents sur son bureau. D'une voix autoritaire, il lui glisse simplement « pour demain, s'il te plaît », avant de prendre l'ascenseur.

Ses mains deviennent moites et des larmes lui montent aux yeux. En ouvrant son tiroir pour y chercher un stylo, elle aperçoit son passeport. C'est donc là qu'il était tout ce temps. Elle attrape tout – le portable, les dossiers, le passeport, les crayons, l'agenda, tout – et enfonce le tas dans son attaché-case, se ruant vers la sortie avec son manteau à moitié enfilé, elle pense à son examen, elle pense qu'elle est déjà en retard, elle pense aux dossiers qui pèsent trop lourd dans sa main et à la certitude oppressante qu'elle n'y comprendra rien, qu'elle ne sait plus rien, qu'elle n'est rien, qu'elle a perdu le contrôle, qu'elle a perdu la tête, qu'elle a perdu, point.

Quand elle s'assoit dans sa voiture, l'écran affiche 19:03. Farfouillant dans sa mallette, sa main trouve le passeport. L'adrénaline fait place à un calme inattendu. Elle démarre.

Elle conduit sans se presser, sans agir comme si elle devait gagner une course et de précieuses secondes à chaque feu vert. Elle se rappelle que toutes les fois qu'elle a emprunté ce chemin dans les dernières années, c'était pour rendre service à d'autres. À ses parents, à son frère, à son conjoint qui partait pour affaires. Cette fois, elle ne pensera qu'à elle-même en arrivant devant le tableau des départs, puis au comptoir où elle n'enregistrera aucun bagage, puis en traversant la sécurité, puis lorsqu'elle boira une bière en regardant par les grandes fenêtres, ou peut-être même deux bières, et sur son siège non plus elle n'aura d'autres pensées que celles concernant son propre bien-être avant de tomber endormie, fatiguée morte.

Qu'est-ce que tu attends de moi ?

Je t'ai revue, aujourd'hui. Au coin de la rue, à la brunante, je t'ai revue. J'aurais aimé venir te parler mais tu étais loin, de l'autre côté. J'aurais pu crier, tu m'aurais regardé, j'aurais pu te faire un signe de la main et tu m'aurais reconnu, tu aurais souri, j'aurais souri, et je t'aurais rejointe de ton côté avec empressement, le cœur fébrile.

/

Il m'arrive souvent de penser à cette nuit de septembre. Une canicule tardive affligeait la ville et je n'arrêtais pas de me dire que je ne ressentais rien. Juste le néant. Après t'avoir envoyé un texto t'informant que je ne voulais rien de sérieux avec toi, j'étais sorti à la taverne avec Max et Jules. Dans ma poitrine il y avait un vide pesant, et en marchant vers le bar, je m'appliquais à remplir ce vide de tout ce qui pouvait momentanément le combler : fumée de clope, fumée de weed, gorgées de bière, grandes goulées d'air humide pour soulager ma gorge cassée. Je ne pensais pas à toi, ou si peu. Du pied, j'ai écrasé ma bière de route avant de la kicker dans une ruelle et nous sommes entrés dans la taverne pleine à craquer en nous frayant un chemin vers le bar pour commander des quilles.

Et tu étais là. Tu m'as regardé d'un air ahuri, un air mystifié, l'air de trouver que j'avais un culot pas possible de me tenir là devant toi, de ne pas baisser les yeux et de ne pas courir vers la sortie. Je t'ai embrassée, comme ça, sans plus y réfléchir. Ta bouche ne goûtait rien.

/

« Qu'est-ce que tu attends de moi ? »

Je ne pouvais pas répondre. Dans mon lit aux draps fripés, je me couchais droit comme une barre près du mur et toi tu m'implorais de toute ta nudité. J'aurais pu m'imprégner de ton parfum pendant que je t'avais, te baiser encore et encore, matin, midi, soir, emboîter ton corps menu dans le mien. Tu ne demandais que ça, mais je ne céda pas, pas souvent en tout cas.

Au beau milieu de la nuit je me réveillais en sursaut, couvert de sueur et la bouche sèche. Tu n'avais pas bougé d'un poil. Chaque fois, je me disais que c'était la dernière nuit que tu passais dans ce lit à étreindre un corps frigide et je fixais le plafond jusqu'à ce que le jour se lève.

/

Des jours durant, j'omettais de te répondre. Je laissais planer le doute dans ta tête. Ce doute m'était précieux. Je ne voulais surtout pas que tu comprennes quelque chose à l'ordre des pièces de mon casse-tête. J'avais peur que tu le completes, que tu y voies enfin clair. Et que l'image ainsi formée te donne la nausée. Te fasse fuir pour de bon.

/

Il m'arrive encore de rêver à cette soirée de juin, celle où j'ai fait ta connaissance. Dans mon rêve, le soleil s'est couché et j'ai du mal à distinguer les choses très clairement. Je ne vois presque rien, mais j'entends nettement le son de ta voix, un peu éraillée et grave pour ton minuscule gabarit, et je goûte encore la bière aux abricots trop sucrée que tu m'as

commandée. Nous sommes sur une terrasse cachée à l'arrière d'un bar. Tu me parles de ta job d'enseignante, je te relance à chaque début de silence, tout pour que tu continues de me raconter ta vie, pour que je n'aie pas à me dévoiler, pour que ta voix rauque et enivrante me sauve une minute de plus, une heure de plus, ou même toute la nuit. Tout pour que tu me donnes encore du temps à t'écouter comme ça, muet, sans que ça devienne complètement creepy. Et puis je n'ai plus le choix, tu en as marre de me faire un exposé oral, tu veux savoir qui se cache derrière le masque souriant devant toi. Mais je ne peux pas. Les mots restent coincés. Je ne peux pas t'avouer qui je suis, que je viens de sortir d'une cure de désintoxication coûteuse que j'ai abandonnée en plein milieu, que je me réfugie dans l'ébriété, que j'ai emprunté vingt dollars à un ami pour pouvoir payer nos verres. Je n'ai pas de mots à t'offrir, pas encore. Alors je laisse mes doigts s'araigner jusqu'aux tiens, un peu timidement. Tu les prends. Je sens ta main et je la serre fort. Je vois tout noir.

/

« Je pourrais mourir maintenant. » C'est un truc que les gens disent souvent quand ils sentent qu'ils sont comblés, complets, qu'ils n'ont pas vraiment besoin de plus. En vrai, ils ne veulent pas mourir du tout.

J'aurais pu mourir cet été-là. Je serais mort heureux, dans tes bras. J'aurais pu choisir une fin différente. J'aurais pu t'inviter à ma mort, nous aurions pu l'orchestrer ensemble en toute complicité, en riant, en fumant des joints et en mangeant des grilled cheese. J'aurais pu faire jouer l'album de James Blake dans l'air bouillant non climatisé et t'embrasser jusqu'à la démesure. Ç'aurait été une belle fin, un happy ending comme il ne s'en fait qu'à Hollywood.

Il est trop tard aujourd'hui.

/

« Qu'est-ce que tu attends de moi ? »

Je laissais toujours la question mourir sur tes lèvres. Je te proposais de

sortir pour une promenade et d'aller bummer sur la Main pour nous changer les idées. Nous marchions longtemps en parlant beaucoup. Je commençais à comprendre que quoi que je dise, quoi que je fasse, tu en redemandais chaque weekend. Alors nous improvisions une belle journée. Nous commentions les murales. Essayions des ensembles loufoques dans les friperies sans jamais rien acheter. Nous mangions un chow mein à deux dollars assis par terre, en buvant des bières dans des sacs en papier. Nous nous embrassions avec des nouilles plein la bouche. Je te laissais payer. Tu jouais le jeu en disant que ce n'était pas grave, que je n'avais qu'à te remettre les sous la prochaine fois. À ce moment-là, ma tête se glaçait. Les sorties étaient une diversion pour déjouer tes questions sérieuses, mais elles étaient aussi synonymes de dépenses et je me piégeais à mon propre jeu. Alors pour ne pas céder à la panique, je me disais simplement qu'il n'y aurait pas de prochaine fois. Que c'était la dernière journée que je passais avec toi. J'étais épuisé de t'être redevable. Je ne voulais plus rien devoir. À personne.

/

D'autres fois, tu voulais faire des plans mais je refusais d'aller plus loin que le dépanneur qui se trouvait devant chez moi. Je te textais que tu pouvais venir. Tu venais. J'avais une tête d'enterrement mais tu te démenais pour me remonter le moral en remplissant un panier de niaiserie nostalgiques trop sucrées : de la Poppers, du Bootlegger, des rouleaux aux fruits. Je souriais à demi. Ces journées-là, je n'en pouvais plus d'être un autre et je dégoûtais tout le fiel qui croupissait dans ma gorge contre le monde entier, je faisais tout en mon possible pour te faire peur. Je te parlais de mon ex, de mes chicanes de famille, de mon compte en banque vide et de mes attaques de panique en tirant sur ma clope. J'échouais à tous coups : tu restais, tu me serrais dans tes bras et nous écoutions trois films d'affilée, soudés l'un à l'autre.

/

Par moments, je t'en ai même voulu. Tu essayais sans cesse de me traîner chez tes amis, tous des êtres sains et adaptés au système de la vie humaine, me semblait-il. La honte, tu ne la connais pas, toi, la honte.

/

Il m'arrive parfois de revoir défiler sur l'écran de mes paupières closes cette soirée d'octobre où je t'ai annoncé que je ne t'aimais pas, ne t'aimerais jamais. C'est un film muet : tu as à peine passé le pas de la porte que déjà tu pleures à gros débit comme dans les mangas, projetant les larmes si puissamment qu'elles volent partout autour de toi sans même toucher tes joues. Le souffle court, je t'invite à la cuisine. Je nous fais du thé. Discrètement, je verse une bonne dose de mauvais whisky dans le mien. Tes yeux implorants débordent et les larmes coulent sur la table. Je n'aime pas voir ça. Je te prends dans mes bras. Ton visage à un centimètre du mien. Je lis sur

tes lèvres : « Je t'aime. » Tu lis sur les miennes : « Mais moi, non. »

Je pleure moi aussi comme dans les mangas.

/

Et certaines nuits, à cause de l'alcool, je laissais ma façade s'effondrer et je te faisais l'amour, vraiment. Tu ne voyais peut-être pas la différence ou peut-être que oui, je n'aurais pas su dire. Toi tu étais toujours la même, entière et honnête, pleine d'une vie tellement claire que ça me faisait peur, une vie aveuglante qui jetait la lumière partout là où je ne voulais pas, qui avait le pouvoir de remplir mon vide d'une substance redoutable parce qu'intangible, effrayante parce qu'éphémère. Je te faisais l'amour comme si c'était la dernière chose que je ferais de ma vie, comme si je ressentais l'amour, comme si je pouvais sentir ça, ce que tout le monde appelle l'amour. J'aurais pu abandonner ma façade en morceaux sur le plancher, j'aurais pu en profiter pour te laisser me pénétrer, m'infiltrer, m'infuser de toute ta glorieuse substance. Mais j'érigais le mur encore plus solidement que la dernière fois avant même d'avoir remis mes sous-vêtements.

J'ai pensé tellement de fois t'effrayer en te montrant ma vérité. Mon intérieur tout croche. Sauf qu'au fond c'était moi qui crevais de peur. Tu t'étais donné la mission de me faire reprendre goût à la vie et cet effort insensé me terrorisait.

/

Un jour, tu m'as envoyé un livre par la poste, même si nous ne vivions pas si loin l'un de l'autre. C'était *The Perks of Being a Wallflower*. Tu avais surligné en fluo une seule phrase à l'intérieur : « *Charlie, we accept the love we think we deserve.* »

/

Je t'ai revue, aujourd'hui. Au coin de la rue, à la brunante, je t'ai revue. J'aurais pu crier ton nom ou faire n'importe quoi pour que tu me voies. Mais tu es vite partie vers l'ouest et je suis resté figé là, immobile, impuissant.

Je t'ai regardée t'éloigner jusqu'à ce que je t'aie perdue de vue.

OceanofPDF.com

CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

Les Éditions du Boréal remercient le Conseil des arts du Canada ainsi que le gouvernement du Canada pour leur soutien financier.
Canada 

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.
Québec 

Couverture : © Isao Aoyama, *On the road*

OceanofPDF.com



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

PRODUCTION EPUB :
LE DÉCLICK

OceanofPDF.com

Marie-Sarah Bouchard

PAS BESOIN DE DIRE ADIEU

Prendre le large, se barrer, ficher le camp, n'est-ce pas ce qu'il faut toujours choisir ? Pour échapper au regard méprisant de nos nouveaux camarades au baccalauréat en arts visuels. Pour aller retrouver cette fille qui est enfin réapparue sur Instagram. Pour éviter de revenir au bureau après un congé de maternité et d'être considérée comme la plus junior à nouveau. La seule chose à faire n'est-elle pas de partir pour Bucarest, ou pour Amarillo, au Texas, ou pour la destination que nous choisirons au hasard sur l'écran en arrivant à l'aéroport ?

Pas besoin de dire adieu non plus à cet ami d'enfance qui s'enfonce dans sa solitude forcenée, à ce voisin à la campagne qui semble épier nos moindres gestes, à cette femme dont nous découvrons quinze ans plus tard qu'elle a eu un enfant de nous. Il suffit de couper les liens, de reprendre le chemin de la ville, d'éteindre notre ordinateur.

Marie-Sarah Bouchard nous montre le moment précis où chacun de ses personnages refuse de répondre à ce qu'on attend d'elle ou de lui. Ce premier recueil de nouvelles est la révélation d'une écriture, légère, lumineuse, mais qui frappe chaque fois en plein cœur.